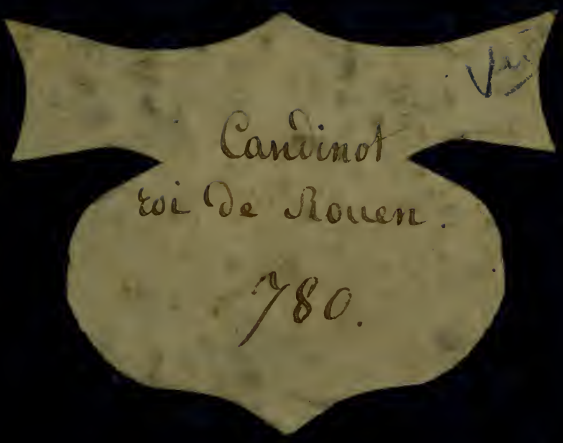
82



CANDINOT,

ROI DE ROUEN,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR

MM. DAVESNE, MOREAU ET MEYER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 16 décembre 1838.

780.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

CANDINOT, épicier	M. Bouffé.
LE DUC DE BOURGOGNE, sous le nom de AUBRIOT	M. Tisserant.
NIVELLE, garçon de Candinot	M. Sylvestre.
Pierre JOSSERAND, ouvrier orfèvre	M. Rhozevil.
GAUTIER, affidé du duc de Bourgogne	M. Davesne.
LEUVILLE, baron de Craon	M. Monval.
SIMON, voisin de Candinot	M. Klein.
PIGAUT, *idem*	M. Bordier.
MATHIEU, *idem*	M. Auguste.
BENARD, *idem*	M. Dupuis.
BERTHELINE, femme de Candinot	Mme Julienne.
MARIE, sa fille	Mlle Habeneck.

Peuple, Gardes, etc.

La scène se passe à Rouen, en 1389.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une boutique d'épicier-mercier. A droite, un escalier conduisant à une chambre; des rayons avec des cartons, des caisses, etc. Une trappe conduisant à la cave.

SCÈNE I.

BERTHELINE, MARIE, AUBRIOT.

(Aubriot est occupé à écrire sous la dictée de Bertheline; celle-ci est assise près de la table, couverte de papiers et de paquets. Marie est occupée plus loin à dévider un écheveau de soie. La trappe est ouverte.)

BERTHELINE, dictant.

« Et c'est pour cela, mon cher Simon.» (Parlant.) Avez-vous mis : Mon cher Simon ?

AUBRIOT.

Oui, dame Bertheline.

BERTHELINE.

« C'est pour cela, mon cher Simon, pour «être utile à nos amis.» (Parlant.) Écrivez ces mots-là en grosses lettres. (Dictant.) « que je vous en-«gage à donner votre voix à M. Candinot.»

AUBRIOT, répétant les derniers mots écrits.

A M. Candinot.

BERTHELINE, dictant.

« Jamais plus honnête Rouennais n'aura été «échevin de notre ville, et jamais femme n'aura «été plus reconnaissante que votre toute dé-«vouée... etc., etc. »

AUBRIOT.

Etc., etc. Comme les autres je signe pour vous : « Bertheline, femme Candinot. »

BERTHELINE.

C'est bien... L'adresse : « A monsieur Simon, « marchand bonnetier, rue Saint-Ouen... » Et maintenant, mon bon monsieur Aubriot... mais je n'ose...

AUBRIOT.

Parlez, dame Bertheline.

BERTHELINE.

C'est que le suffrage de Jean Patin.... du voisin Simon... c'est très bien... mais je voudrais encore m'assurer de cinq ou six autres notables... et...

AUBRIOT.

A votre service.... je suis trop aise de reconnaître la bonne hospitalité que vous m'avez accordée.

MARIE.

Oh! accordée, au prix de trois livres parisis pour chaque mois.

BERTHELINE.

Sans compter les jolis cadeaux que vous faites à ma fille...

AUBRIOT.

N'importe..... il est si difficile de s'héberger convenablement dans votre bonne ville de Rouen; et je craignais que pour un étranger....

BERTHELINE.

Oh! messire Aubriot, un parent du prévôt des marchands de Paris, ne peut être étranger chez aucun commerçant de France; et d'ailleurs, comme dit mon mari : Maître Aubriot est un homme plein de sagesse et de bons enseignements... ayant grande facilité au commerce.

AUBRIOT.

Ah! maître Candinot trouve...

BERTHELINE.

Le fait est qu'hier encore, à propos de ces denrées qu'il a achetées, vous avez si doctement discouru sur les prix, la qualité..... Auriez-vous donc commercé en épices et mercerie, messire?

AUBRIOT.

Moi... non; mais j'aime à savoir, à m'occuper de tout un peu..... et je m'estime heureux d'avoir été utile hier à maître Candinot dans ses achats de gérofle et de miel.... comme je le suis en ce moment de vous rendre service.... Mais vous tenez donc terriblement à ce que maître Candinot soit échevin?

BERTHELINE.

Si j'y tiens..... si j'y... la vérité est, messire, que je n'en bois ni ne mange.... ni ne dors.... j'en dessèche, j'en ai comme un mal de langueur... je deviens à rien...

AUBRIOT.

Oh! alors il faut que maître Candinot soit échevin.

MARIE.

Mon pauvre père! lui qui a le bruit et le tracas en horreur... qui n'est heureux que dans son comptoir.

BERTHELINE.

Où il prendra racine... si on le laisse faire.

MARIE.

Il se fâchera.

BERTHELINE.

Oui, d'abord; mais il finira par céder pour avoir la paix et la tranquillité, qu'il aime tant. Et alors, mon mari échevin, je deviens tout naturellement échevine... oh! quelle joie!

AIR du vaudeville de l'Apothicaire.

Je serai dans le fond du cœur
La plus heureus' des échevines;
Car, j'en suis sûre, un tel honneur
Ferait enrager mes voisines.

AUBRIOT.

C'est peu charitable.

BERTHELINE.

D'accord;
Mais combien font les bons apôtres,
Dont le bonheur s'augmente encor
De tout l'ennui qu'en ont les autres.
Oui, le bonheur s'augmente encor
De tout l'ennui qu'en ont les autres.

Songez donc, messire! me voir saluer comme la première bourgeoise de Rouen; recevoir les seigneurs quand ils passent par la ville, les loger, m'asseoir à la même table qu'eux!

MARIE.

Oui, et tout cela à vos frais.

BERTHELINE.

Qu'importe! Oh! Dieu! échevine!.... Voyez-vous, messire... je ne renoncerais pas à l'espoir de le devenir pour dix années de moins en purgatoire..... pas même pour le fameux trésor de feu notre bon roi Charles V.... c'est-à-dire si, parceque l'ayant, je pourrais acheter l'échevinage, la prévôté et même toute la ville.

AUBRIOT.

Oui, mais vous ne l'avez pas, et personne ne l'aura, (avec intention en l'observant.) puisque nul ne sait ce qu'il est devenu.

BERTHELINE.

Oh! on le trouvera.

AUBRIOT.

Comment cela?... si, comme on l'assure... maître Saulnier, l'orfèvre de la couronne, et le roi Charles V, qui viennent tous deux de passer de vie à trépas, connaissaient seuls l'endroit où ces richesses ont été déposées.

BERTHELINE.

Il est vrai... mais laissez faire le duc d'Anjou, et vous verrez qu'il n'est ni or ni bijoux si bien cachés que Sa Seigneurie ne sache découvrir.

AUBRIOT.

Oui-da!

BERTHELINE.

Croiriez-vous que pour nous forcer à lui livrer ce trésor, ce méchant duc vient d'enlever à la ville ses franchises et priviléges, et de la frapper d'une nouvelle surtaxe!

AUBRIOT.

Oui... oui... je sais... que voulez-vous! le duc d'Anjou a besoin d'argent pour rejoindre son royaume de Naples qui vient de lui échoir.

BERTHELINE.

Eh bien!... qu'il y aille, et qu'il nous lais-

en paix... car en vérité nous voilà plus molestés que du temps des Anglais.

AUBRIOT.

Patience... vous oubliez que les frères de monseigneur d'Anjou, les ducs de Berri et de Bourgogne sont aussi régents de France et tuteurs du jeune roi...

BERTHELINE.

Eh bien !.. qu'ils viennent donc nous protéger... sinon... Mais pardon... j'oublie. (Appelant.) Nivelle !... Nivelle !...

NIVELLE, de la cave.

Dame Bertheline !

BERTHELINE.

Monte vite (A Aubriot.). C'est que tout ça m'exaspère... Veuillez, je vous prie, messire... pendant que Nivelle portera ces lettres, écrire les autres... (Appelant.) Nivelle ! (Le voyant.) Ah ! enfin !.. Nivelle, cours vite...

SCÈNE II.

Les Mêmes, NIVELLE.

NIVELLE.

Oui, dame Bertheline.

(Il s'en va.)

BERTHELINE.

Où va-t-il ? Nivelle !.. Nivelle !.. mais viens donc) avez-vous vu !.. Nivelle !... Ce nigaud qui s'en va quand on...

NIVELLE.

Dam, j'allais reporter la dame-jeanne.

BERTHELINE, regardant la porte de droite.

Chut... mon mari en a-t-il encore pour longtemps à finir ses conserves de pommes?

NIVELLE.

Ah! bien oui! il n'a pas seulement commencé... Vous savez bien qu'il est allé à la porte Cauchoise pour ses marchandises qu'on retient à la barrière.

BERTHELINE.

Comment, cette voiture de cidre....

NIVELLE.

N'est pas encore entrée... C'est une malice des maltôtiers pour gagner l'heure de midi; (à Aubriot.) parceque, voyez-vous, messire, c'est aujourd'hui, à midi, qu'on paye le nouvel impôt.

BERTHELINE.

C'est bien... assez; nous ne sommes pas contents dans la ville...

NIVELLE.

Ah ! dam... c'est qu'on n'est pas content... moi qui suis toujours en course, j'entends ce qui se dit... et, voyez-vous... ça finira mal.

BERTHELINE.

Te tairas-tu !.. Tiens, prends ces lettres, et va les porter.

(Elle lui parle bas.)

AUBRIOT, à part.

Pas de nouvelles de Gautier ! qui peut donc le retenir à Paris?

BERTHELINE, à Nivelle.

Et ne va pas te tromper... Celle-ci est pour Simon... Allons, pars et reviens vite.

NIVELLE.

Je cours.

MARIE, le retenant au fond.

Nivelle... informe-toi de Pierre Josserand, et, s'il est arrivé...

NIVELLE.

Oui... oui... soyez tranquille.

BERTHELINE, qui a rejoint Aubriot.

Eh bien ! qu'avez-vous à chuchotter ensemble?

NIVELLE.

Rien... je m'en vais.

(Il sort.)

BERTHELINE.

C'est heureux... Voyons.

(Elle compte sur ses doigts.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, moins NIVELLE.

MARIE, à part.

M. Pierre m'avait pourtant bien promis d'être ici quelques jours avant la Toussaint.

BERTHELINE, à elle-même.

Oui, c'est cela... une au compère Morin le drapier, une à Mathieu l'armurier, une autre à Boudichon.

MARIE.

Boudichon le tanneur !..

BERTHELINE.

Certainement... ça le flattera beaucoup... il croira que je l'estime très fort...

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Il faut savoir avec adresse
Amener tout le monde à soi.

MARIE.

Toujours flatter, mentir sans cesse,
Et paraître de bonne foi,
Voilà ce qui me passe, moi.

BERTHELINE.

Puisqu'à flairer l'encens, ma chère,
Nos bons bourgeois sont toujours prêts,
Et que d'eux seuls dépend notre succès,
Flattons-les donc ; mais, entre nous, j'espère
M'en bien dédommager après.

MARIE, distraite.

Mon Dieu ! ma mère, que de peines vous vous donnez pour une chose si...

BERTHELINE.

Si... si quoi?.. tu trouves peut-être aussi que j'ai tort... voyez-vous ça !.. Petite ingrate !.. tu ne vois donc pas que si ton père est échevin, tu peux faire un brillant mariage.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives

MARIE.

Hélas !

BERTHELINE.

Hein ! qu'est-ce que c'est?.. Ah ! ah !... est-ce que par hasard tu penserais encore à ce petit ouvrier ?... Si je le croyais...

AUBRIOT.

Eh ! la, la, dame Bertheline, Pierre Josserand est un honnête garçon... j'en ai entendu parler.

BERTHELINE.

Je ne dis pas, mais....

AUBRIOT.

Fort habile en serrurerie, m'a-t-on dit, et adroit à travailler l'or... N'avait-il pas la confiance de maître Saulnier, l'orfèvre du feu roi?

BERTHELINE.

Oui... mais....

AUBRIOT.

Croyez-moi, dame Bertheline, lorsqu'à son retour de Paris Pierre Josserand se présentera ici... ne le repoussez pas... j'ai idée que ce garçon-là fera son chemin.

BERTHELINE.

Nous verrons bien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GAUTIER.

GAUTIER, en dehors.

Fort bien... messire.

AUBRIOT, écoutant.

Hein !

GAUTIER.

La porte en face?... merci.

AUBRIOT.

Je ne me trompe pas, c'est la voix de Gautier.

(Il se lève.)

GAUTIER, entrant, à Aubriot.

Ah !... je vous cherchais...

BERTHELINE.

Qu'est-ce donc?...

AUBRIOT.

Un de mes amis. Chut ! (Il lui montre Bertheline, que Gautier salue.) Et depuis quand à Rouen, messire Gautier?

GAUTIER.

Depuis une heure.... le temps de venir de la porte de Paris ici.

BERTHELINE.

Vous ne connaissez donc pas notre ville, messire; car la porte de Paris est au bout de cette rue.

GAUTIER.

C'est vrai; mais comment avancer au milieu de cette cohue de populace : je ne sais ce qui se passe, mais tous les habitants de Rouen courent çà et là.

MARIE, au fond.

Eh mais, en effet, ma mère. ... voyez..... on ferme les portes.

BERTHELINE.

Que signifie?... (A Gautier.) Asseyez-vous, messire, et soyez le bienvenu, puisque vous êtes l'ami de maître Aubriot. (A Aubriot.) Vous n'oublierez pas mes lettres.

(Elle rejoint Marie.)

AUBRIOT.

Non, non. (A Gautier, avec mystère.) Eh bien?

GAUTIER.

Notre homme est à Rouen.

AUBRIOT.

Pierre Josserand ?

GAUTIER.

Lui-même.

(On aperçoit des hommes qui traversent la rue.)

BERTHELINE, appelant, à la cantonade.

Hé ! voisines !

GAUTIER.

Nous avons fait une partie de la route ensemble; j'ai voulu le faire jaser... mais impossible... ce garçon est d'une réserve, d'une discrétion...

AUBRIOT, lui montrant Marie.

Qu'importe, regarde.

GAUTIER.

Cette jeune fille...

AUBRIOT.

Chut !...

GAUTIER.

Je comprends... c'est celle que Pierre Josserand aime, et vous espérez savoir par elle...

AUBRIOT.

Oui.... les renseignements que tu avais fait prendre étaient exacts.... j'en ai profité.... me voilà installé ici... je suis l'ami de maître Candinot, le secrétaire de sa femme et le confident de sa fille.... Toi, n'oublie pas que les murs ont quelquefois des yeux et des oreilles: ainsi donc, en tout temps, en tous lieux... seul ou devant témoins... je suis pour toi... pour tout le monde, messire Aubriot... Et maintenant, que fait-on à Paris?

GAUTIER.

On y murmure beaucoup contre la rapacité du duc d'Anjou.

AUBRIOT.

Le duc de Berri ?...

GAUTIER.

Toujours auprès du jeune roi.

AUBRIOT, redoublant de précaution.

Et... le duc de Bourgogne?...

GAUTIER.

Il voyage en Flandre.

AUBRIOT.

Bien... Quant à ce Josserand... (Il parle bas).

BERTHELINE.

C'est singulier... elles ne savent rien non plus:

il y a quelque chose là-dessous... Pardon, messires, si je vous laisse un instant; mais il faut que je sache...

AUBRIOT.

Quoi donc ?

BERTHELINE.

La cause de ce mouvement.... parceque ces murmures dont parlait Nivelle... ce mécontentement à cause des nouvelles taxes...

AUBRIOT.

Comment! dame Bertheline, vous penseriez..

BERTHELINE.

Je pense qu'on fera bien de ne pas nous provoquer... parceque nous autres Rouennais, voyez-vous... nous avons des têtes... qu'on ne s'y frotte pas!..

AUBRIOT.

Vous croiriez... mais l'autorité ?

BERTHELINE.

Oh ! l'autorité, on ne l'écouterait guère... il n'y a peut-être qu'un homme à Rouen qui pourrait les arrêter.

GAUTIER.

Et cet homme ?

BERTHELINE.

C'est M. Candinot.

GAUTIER.

Comment, un simple marchand?

AUBRIOT.

Oui... mais un marchand aimé, estimé de tous... qui pendant la dernière disette a ouvert généreusement ses magasins, et distribué tout ce qu'il possédait aux indigents.

BERTHELINE.

Quoi! messire... on vous a dit...

(On entend un grand bruit dans l'éloignement.)

MARIE.

Ah ! mon Dieu !... écoutez... cette rumeur...

AUBRIOT.

Oui... en effet... vous avez raison... décidément il se passe quelque chose...

BERTHELINE.

Ah ! je cours...

MARIE, l'arrêtant.

Ma mère !

AUBRIOT.

Rassurez-vous... et restez ici, dame Bertheline... nous allons nous informer, mon ami et moi.

GAUTIER.

Dépêchons.

MARIE.

Oui... oh ! oui... messires, allez.

BERTHELINE.

Et si vous voyez M. Candinot....

AUBRIOT.

Soyez tranquilles... nous le préviendrons...

GAUTIER.

Je vous suis...

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

BERTHELINE, MARIE, puis NIVELLE.

BERTHELINE.

Soyez tranquilles... rassurez-vous... ils ont beau dire... mais tant que je ne saurai pas la cause de cette rumeur... (Écoutant.) Entends-tu ?... c'est le son des trompes... comme lorsqu'il s'agit d'une proclamation... Ah ! ça approche... vois donc ces hommes qui accourent de ce côté... eh ! mais oui, j'aperçois... Nivelle parmi eux!... (Plusieurs hommes passent rapidement en criant.) Aux gabelles !... aux gabelles !... Sus aux maltôtiers.

BERTHELINE, appelant.

Nivelle ! Nivelle !... (mêmes cris.) Nivelle ! voyez s'il viendra!... Niv... (Nivelle paraît.) Ah ! enfin.

NIVELLE.

Me voici. (Criant au fond.) Aux gabelles !

BERTHELINE, le prenant par le bras, et l'attirant avec impatience.

Ah çà ! si tu voulais bien...

NIVELLE.

Oui... oui... (Se tournant vers le fond où passent encore quelques hommes.) Aux gab...

BERTHELINE, lui donnant un soufflet.

Répondras-tu !

NIVELLE.

Oh !

BERTHELINE.

A qui en as-tu ?

NIVELLE.

Dam... j'en ai... je sais pas.

BERTHELINE.

Que criais-tu ?

NIVELLE.

Je criais... Aux gabelles !

BERTHELINE.

Pourquoi ?

NIVELLE.

Je sais pas.

BERTHELINE.

Où allais-tu ?

NIVELLE.

Où je... je sais pas... je les ai rencontrés une douzaine qui couraient.. j'ai couru.. ils criaient: Aux gabelles!.. j'ai crié : Aux gabelles !.. il y en a qui ramassaient des pierres... j'en ai ramassé aussi...

AIR nouveau de M. Hormille.

Ça va bien ! (*bis.*)
On a pris le bon moyen.
Ce qu'on f'ra, j' n'en sais rien !
Mais c'est égal, ça va bien !

Les frèr's, les sœurs, les enfants,
Les amis et les parents,
On s' dispute, on s' fâche, on s' bat :
Plus tard on s'accordera.

Ça va bien ! (*bis.*)
On a pris le bon moyen.
Ce qu'on f'ra, j'n'en sais rien !
Mais c'est égal, ça va bien !

On s' tap', bourgeois et gab'loux,
C'est comme un' grêl' de cailloux !
(Montrant ceux qu'il a en main.)
On n' prenait pas les moins gros :
J'ai r'çu ces deux-là dans l' dos...

Ça va bien ! (*bis.*)
On a pris le bon moyen.
Ce qu'on f'ra, j'n'en sais rien,
Mais c'est égal, ça va bien !

BERTHELINE.

Là ! je m'en doutais, nous allons avoir des troubles, et M. Candinot qui est dans la ville !

NIVELLE.

Oh !... il n'y a pas de risque... après ça, pourtant... on ne sait pas... maître Candinot a les surtaxes en horreur.

BERTHELINE.

Pourvu que ton père ne s'expose pas.

MARIE.

J'espère bien qu'il est trop prudent... (Regardant au fond.) Ah ! ma mère !

NIVELLE.

Hein !

BERTHELINE.

Qu'y a-t-il ?

MARIE.

C'est lui... c'est mon père qui accourt pâle et défait et couvert de poussière.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CANDINOT.

CANDINOT, entrant effrayé, les vêtements déchirés.

Fermez la boutique... fermez les portes... mes enfants, fermez les fenêtres, fermez tout.

BERTHELINE.

Sainte Vierge ! cet effroi !...

MARIE.

Qu'avez-vous ?...

NIVELLE.

Il est peut-être blessé.

CANDINOT.

Blessé !... moi...

MARIE.

Grand Dieu !... blessé !

BERTHELINE.

Blessé ! où cela ?

NIVELLE.

Où cela ?

CANDINOT, se regardant.

Oui... où cela ? voyons... mais parle donc.

NIVELLE.

Dam... je vous demande.

CANDINOT.

Comment tu... eh bien ! alors .. non... (il se tâte.) non... je n'ai rien.

NIVELLE.

Non ! vous n'avez rien... tant mieux.

CANDINOT.

Alors, pourquoi viens-tu, maître sot... tu vois que ça effraie ma femme et ma fille... rassurez-vous, je n'ai rien, (il se tâte.) non, absolument rien... Je ne connais pas de poltron comme ce Nivelle.

MARIE.

Asseyez-vous donc.

CANDINOT.

Merci, mon enfant... je suis moulu, brisé.

BERTHELINE.

Saint Jésus ! vos vêtements sont en lambeaux !

CANDINOT.

Je crois bien ! ils m'ont porté en triomphe.

TOUS.

En triomphe !

BERTHELINE.

Pourquoi ?

CANDINOT.

Parceque je me suis battu.

TOUS.

Battu !

CANDINOT.

Ou plutôt parcequ'on m'a battu.

BERTHELINE.

Seigneur Dieu ! expliquez-vous donc.

CANDINOT.

Vous savez que j'étais allé parlementer et composer pour ce cidre que l'on me retenait à la barrière.

NIVELLE.

Oui, je l'ai dit à dame Bertheline.

CANDINOT.

Nivelle, je t'ai dit de fermer la boutique ; je ne veux pas qu'on me voie, ni qu'on sache où je suis.

BERTHELINE.

Enfin ?...

CANDINOT.

Enfin, j'arrive, et je représente aux maltôtiers qu'ils me font injustement souffrir mal et dommage en retenant ainsi mes marchandises, qu'aux termes de la publication le péage des nouvelles taxes n'est exigible qu'à dater de ce jourd'hui, midi précis, et que l'horloge de la cathédrale ne marque encore que onze heures et demie... — « Bon, elle retarde ! firent-ils... — Ah ! messires, fis-je à mon tour, une si bonne horloge ! d'après le modèle qu'en a laissé monseigneur Gerbert, archevêque de Reims. — Il est midi ! le sablier est retourné... — Le sablier est... je le vois bien... mais ce n'est pas une raison... » C'est vrai, ça ! il est onze heures et demie, n'est-ce pas ? ces gens-là veulent qu'il soit midi, crac ! ils retournent le sablier... et ils viennent vous dire : « Il est midi, paye... et tout de suite !... » Eh bien ! non... je ne dois

qu'à midi!.. je paierai quand j'entendrai l'horloge de monseigneur l'archevêque... — « Eh! au diable l'archevêque!... » — Ah! je suis pacifique de ma nature, tu le sais, Bertheline... mais enfin je suis marguillier, et cette irrévérence envers un saint prélat me fit monter le sang au visage. « Eh bien! encore une fois, non, je ne paierai pas, m'écriai-je: votre sablier retourné est une tricherie... l'horloge est excellente! votre impôt est inique!... il est à l'encontre de nos réglements et priviléges... je ne m'y soumettrai pas... j'en appelle aux Lettres Royaux déposés en nos archives... je ne m'y soumettrai pas. » Il y avait là beaucoup de monde amassé par la dispute... je n'étais pas fâché de montrer du caractère.

BERTHELINE.

Bien, très bien!

CANDINOT.

Oui, très bien. Mais j'avais à peine achevé ce discours... éloquent, à ce qu'il paraît, qu'une rumeur effrayante circule dans la foule... des malédictions, des cris assourdissants... Vive Candinot! à bas les maltôtiers! aux bâtons! aux bâtons!... On met les gabelotiers en fuite... on m'entoure, on me hisse sur ma voiture... et nous entrons victorieux et francs de port dans les murs de notre bonne ville.

BERTHELINE, avec enthousisame.

Et je n'étais pas là pour vous voir!

CANDINOT.

Oui, tu as perdu! c'était un coup-d'œil superbe... tout ce monde aux fenêtres pour nous voir passer! cette foule qui poussait, qui traînait la voiture!.. nous allions comme le vent; et moi, au milieu, à cheval... sur mes futailles... c'était bien beau!

NIVELLE.

Vous deviez ressembler à M. Bacchus.

BERTHELINE.

Voyez ce que c'est que d'avoir du caractère!

CANDINOT.

Un moment! ne chantons pas Complies avant Vêpres.

BERTHELINE.

Comment!

CANDINOT.

Or, qu'advint-il: nous marchions joyeux et fiers comme des clercs en vacances; jusque-là c'était fort gentil, ça allait comme sur des roulettes... lorsque tout-à-coup, du bout de la rue S.-Vigor, vient fondre sur nous je ne sais combien de gens de guerre, hallebardiers, piquiers et pertuisaniers. Ils veulent s'emparer de ma voiture et de moi, comme faisant partie des marchandises confisquées. On leur répond par les cris de « Franchise! Communes! A bas « les surtaxes! » Les soldats n'étaient pas moins furieux. Il y en avait là un grand, surtout, ce terrible capitaine, vous savez, celui qu'on a surnommé *le Goliath*... qui me présentait toujours la pointe de son effroyable épée.

MARIE.

O ciel!

NIVELLE.

O ciel! mon Dieu!

CANDINOT.

C'est justement ce que j'ai dit: O ciel! mon Dieu!... J'avais beau lui crier: « Il n'était pas « midi! il n'était pas midi, messire capitaine! » il ne voulait rien entendre... c'était une tête de bois dans un casque de fer... et comme pour m'atteindre plus facilement il avait pris la hallebarde d'un de ses hommes et qu'il la boutait devers moi, je la saisis pour m'en préserver... Il tire à lui... je tiens bon... je l'aurai... tu ne l'auras pas... il tire plus fort... je ne lâche pas... mais le pied me glisse et je tombe de six pieds de haut sur le capitaine... je me rattrape à sa longue barbe, et nous voilà tous deux à terre roulant l'un sur l'autre... malheureusement c'est moi qui étais l'autre...

BERTHELINE.

Seigneur mon Dieu!...

CANDINOT.

Oui, mais le peuple, animé par cette lutte... crie... pousse... on se précipite de toutes parts... on se bat... les soldats lâchent pied et se sauvent à la débandade. On nous relève, moi et le capitaine. Il se trouvait que je l'avais fait prisonnier, et qu'il était dans une fureur... au point qu'il ne voulait plus me lâcher.

BERTHELINE.

Quel courage et quel honneur cela va vous faire!

CANDINOT.

Oui... j'en ai déja un échantillon... Dans leur transport, dans leur joie, les vainqueurs, qui voulaient me proclamer leur chef sur le champ de bataille, m'ont conduit, ou plutôt traîné triomphalement jusqu'à la maison-de-ville.

AIR: Qu'il va lentement le navire.

Les têtes se montent, l'on crie!
L'on me porte en triomphateur!
Mais alors chaque confrérie
Se dispute un si grand honneur!
On pousse, on lutte,
On se culbute,
De chaque côté
J'suis tiré, ballotté;
En vain j'espère
Regagner terre,
Nul ne cédait,
Et l'on me tiraillait.
Martyr des vanités publiques,
Je semblais être un saint nouveau
Dont chacun voulait un morceau
Pour faire des reliques.

MARIE.

Enfin, vous leur avez échappé.

CANDINOT.

Oui... une fois à la maison-de-ville... et à peine entré... vite par une porte de derrière...

BERTHELINE.

Et vous avez eu tort, monsieur Candinot.

CANDINOT.

J'ai eu tort !

BERTHELINE.

Sans doute... c'était le moment...

CANDINOT.

De m'esquiver... c'est ce que j'ai fait... qu'auraient dit de moi les gens sensés ?.. car je crains bien que dans la ville...

BERTHELINE.

Vous craignez toujours.

CANDINOT.

Et dire que s'il eût été midi, pourtant... tout cela ne serait pas arrivé... et encore suis-je bien sûr que l'horloge ne retardait pas... et que le sablier avait tort?... j'ai peut-être été trop vif... j'avoue que je ne suis pas tranquille, mes amis, j'ai quelque chose qui me tourmente.

TOUS.

Quoi donc ?

CANDINOT.

Il pourrait bien être plus tard que je ne croyais... je sens là...

BERTHELINE.

Des regrets ?...

CANDINOT.

Non !...

NIVELLE.

Ah ! je sais ce que vous avez, ça m'arrive quelquefois, c'est comme un poids.

CANDINOT.

Non ! au contraire, c'est comme un vide.... je me sens une faim !...

NIVELLE.

Ah ! ça m'arrive aussi.

BERTHELINE.

Eh bien ! voulez-vous ?...

CANDINOT.

Oui ! et hâte-toi... une couple d'œufs frais seulement. (La rappelant.) Ah ! Bertheline ! tu peux y joindre une tranche de jambon.... ce n'est ni vigile ni jeûne aujourd'hui... Dieu merci ! (Appelant.) Ah !... Nivelle !... allons, où est-il fourré ?... Nivelle !

NIVELLE, qui est sous le comptoir.

Bourgeois !...

CANDINOT.

Ah !.... qu'est-ce que tu fais sous ce comptoir ?... tu touches encore au miel !...

NIVELLE, sortant, et se léchant les doigts.

Du tout !... je rangeais !...

CANDINOT.

Tu te perdras l'estomac, malheureux ! Écoute: puisqu'on n'entend plus rien.... va voir un peu ce qu'on fait sur la place.

NIVELLE.

Oui, patron.

CANDINOT.

Surtout, ne dis pas que tu m'as vu... je veux être tranquille, ne me mêler de rien ; et si ça n'est pas fini, ne vas pas t'exposer.

NIVELLE.

Moi !... oh ! n'y a pas de risque.

(Il sort.)

CANDINOT.

Oh ! je sais bien que tu n'es pas brave ; mais tu es si curieux !...

SCÈNE VII.

CANDINOT, MARIE.

CANDINOT, prenant un autre justaucorps.

Ma foi ! maintenant qu'ils s'arrangent.

MARIE.

Vous voilà rentré sain et sauf, heureusement ! restez ici bien tranquille.

CANDINOT.

Oh ! oui... c'est là ma place, dans ma boutique, pour répondre aux chalands.... Dis donc, Marie...

MARIE.

Mon père.

CANDINOT.

Vois pourtant, si j'étais échevin, comme le voulait ta mère, je serais dans de beaux draps, à cette heure... Quelle idée elle avait là !

MARIE.

Elle l'a toujours.

CANDINOT, effrayé.

Bah ! tu crois... elle persiste... elle n'est pas encore contente.... comment !.... elle a voulu que je fusse syndic de ma compagnie... j'ai cédé, et je suis syndic... que je fusse marguillier... j'ai encore cédé, et je suis marguillier.. et maintenant, elle voudrait.... non ! non.... cela ne sera pas... je ne céderai plus.

MARIE.

Quelle serait votre position au milieu d'un pareil tumulte ! obligé de fuir, de quitter la ville, peut-être.

CANDINOT.

Fuir ! oh ! non, par exemple ! plutôt que d'abandonner mon poste, si j'étais échevin... mais voilà pourquoi je ne veux pas l'être... je ne le serai jamais... moi qui ne me trouve heureux qu'ici, auprès de vous... au milieu de mes marchandises..... A propos, car tout ça m'a tellement troublé... sais-tu si Nivelle a préparé ce qu'il me faut pour faire les dix pots de conserves que j'ai promis au supérieur des Bénédictins ?

MARIE.

Oui, mon père; tenez, tout est là.

CANDINOT.

Très bien... Je vais toujours commencer... en attendant le déjeuner... ce digne abbé m'a fait dire qu'il était au bout de sa provision, et si tout autre que moi y mettait la main, le saint homme n'en voudrait pas... Voyons... la cannelle, où est la cannelle... Ah! voici... et le sirop... le vin... (Il travaille.) Vois-tu, quand je m'occupe ainsi... on me dirait : « Maître Candinot, voici le « fauteuil de messire l'échevin, asseyez-vous... » je répondrais... (On frappe à la porte.) Hein! Ne réponds-pas... si c'est encore pour... je n'y suis pas... n'ouvre pas...

MARIE.

C'est peut-être une pratique?

CANDINOT.

Ah! oui... au fait... c'est peut-être une... Demande qui c'est!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERRE JOSSERAND.

MARIE, qui a ouvert, avec un cri de joie.

Ah!... ah! mon père!

CANDINOT, un peu effrayé.

Comment!.. quoi!.. qu'est-ce que...

MARIE.

C'est monsieur Pierre Josserand.

CANDINOT.

Bah! mon filleul Pierre?... Ouvre!... ouvre!...

PIERRE.

Eh! vraiment oui, c'est moi, parrain Candinot. Votre serviteur, mademoiselle Marie. (A part.) Toujours fraîche et gentille!

MARIE.

Vous voilà donc arrivé, monsieur Pierre?

CANDINOT.

Tiens, cette question... tu vois bien qu'il est arrivé puisqu'il te dit bonjour. (A Pierre.) Il faut lui passer ça... elle est si contente de te revoir, elle t'aime tant!

MARIE, bas.

Ne lui dites donc pas ça, mon père.

CANDINOT.

Tiens, tu crois qu'il ne s'en est pas encore aperçu peut-être... après cela, tu préfères le lui apprendre toi-même. (A Pierre.) Bonjour, mon garçon... touche là... c'est-à-dire, (il se débarrasse les mains.) attends d'abord... là... (Il lui donne la main.) Je suis bien aise de te revoir, ton absence commençait à nous inquiéter, n'est-ce pas, Marie?

MARIE.

Oh! oui, mon père.

PIERRE.

Serait-il vrai!...

CANDINOT.

Tiens, puisque je te le dis... hier encore, la chère enfant avait les yeux rouges...

PIERRE.

Oh! Marie!

BERTHELINE, en dehors.

Monsieur Candinot!

MARIE, faisant signe à Candinot.

Chut!

CANDINOT, les regardant.

Quoi?...

BERTHELINE; sa voix se rapproche.

Monsieur Candinot!

CANDINOT.

Ah!... oui, je comprends, ma femme... c'est juste... ne disons rien... le moment n'est pas venu... mais ça viendra... la voici, hum!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTHELINE.

BERTHELINE.

Ah çà! monsieur Candinot, votre déjeuner.

CANDINOT.

Et tu disais donc, Pierre?..

PIERRE.

Dame Berheline...

BERTHELINE.

Ah! c'est vous... bonjour. (A part.) A peine arrivé, déjà ici.

CANDINOT.

Comme tu le reçois, ce garçon!..

BERTHELINE.

Dam... je le reçois...

CANDINOT.

C'est vrai, au lieu de le remercier d'avoir bien voulu entrer un instant.

BERTHELINE.

Hein?

CANDINOT.

Certainement, il passait devant la porte... je l'ai appelé pour savoir ce qu'on fait au-dehors, puisque Nivelle ne revient pas... Eh! bien achève...

PIERRE.

S'il faut vous le dire... parrain, je ne comprends guère tout ce qui se passe... On va, on vient, on s'agite; votre nom est dans toutes les bouches.

BERTHELINE.

Vraiment?

CANDINOT.

Mon nom?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

PIERRE.

Oui; on parle d'un événement extraordinaire, d'un grand danger, d'une action d'éclat.

CANDINOT.

J'en étais sûr, me voilà la risée de toute la ville.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SIMON, puis LES VOISINS DE CANDINOT.

SIMON, paraissant à la porte que Pierre a laissée ouverte.

Là, je disais bien que je l'avais vu rentrer. (Au-dehors.) Ici, vous autres. (A Candinot.) Ah! voisin Candinot !.... (A ceux qui le suivent.) Venez donc.

ENSEMBLE.

AIR de contredanse.

Ah! quel dévouement!
Quel homme étonnant!
C'est bien là, vraiment,
Un brave Normand.
A votre courage
Pour rendre hommage,
Nous venons tous
Auprès de vous
Applaudir à votre victoire.
Ah! quelle gloire!

CANDINOT.

Qu'est-ce qu'ils me chantent là.

BERTHELINE.

Merci, mes chers voisins, merci de votre bonne visite.

SIMON.

Voisin Candinot, vos concitoyens, encore tout émus de ce qui vient de se passer, nous envoient vers vous pour vous féliciter...

CANDINOT.

Merci, Simon, mon ami, je me félicite aussi d'en être quitte à si bon marché.

MATHIEU.

Les bourgeois de Rouen jusqu'à ce jour vous ont estimé, chéri... mais...

BERTHELINE.

Ah! messires! (A Candinot.) Mais répondez-leur donc quelque chose de flatteur. (Haut.) Certainement, messires, mon mari est très sensible...

SIMON.

Mais après une action aussi... téméraire...

CANDINOT, l'interrompant.

Je m'en doutais bien, voisin; des gens raisonnables comme vous me blâmeront, mais vous savez qu'il est des circonstances où malgré soi... on se trouve...

MATHIEU.

Entraîné....

CANDINOT, vivement.

Entraîné! c'est le mot... Bonjour, mon bon Mathieu... Vous comprenez... il tirait, moi j'ai voulu... et alors... (riant.) ah! ah!

SIMON.

Je conçois cela... la tête se monte, le sang bouillonne, ça donne la fièvre.... mais grace à vous, les gens du duc et les maltôtiers n'y reviendront pas de sitôt.

PIGAUT.

Aussi, les bourgeois sont dans l'admiration.

CANDINOT.

Comment, parceque je suis tombé sur.....

MATHIEU.

Ça vous fait un honneur...

CANDINOT.

Ah! Mathieu, assez de plaisanteries comme ça, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

SIMON.

Nous parlons on ne peut plus sérieusement, Candinot.

PIERRE, à Marie.

Je n'en reviens pas!..

MARIE.

Ni moi non plus!

BERTHELINE.

Tu vois bien que ces messieurs te complimentent.

CANDINOT, bas.

Et toi, tu ne vois pas qu'ils viennent se moquer de mon accident... de ma chute !....

MATHIEU.

Nous ne l'avions pas assez apprécié.

BERTHELINE.

Oh! ça c'est vrai, et je vous l'ai toujours dit: Voisins, mon mari est trop modeste... et, voyez-vous, si jamais la place d'échevin était vacante...

CANDINOT, hors de lui.

Ma femme, voulez-vous bien vous taire!

SIMON.

Dame Bertheline a raison. Au reste, voisins, écoutez-nous: nous voulons en finir avec ces surtaxes... ces impôts... et nous sommes venus ici pour un conseil que la bourgeoisie attend de vous et de votre bon sens.

CANDINOT.

En ce cas, la bourgeoisie l'attendra longtemps. Pardon, voisins, je suis extrêmement pressé. (Calculant et reprenant son travail.) Nous disons deux onces de cannelle...

PIGAUT.

On ne veut rien faire que d'après vous.

CANDINOT.

J'en suis enchanté, car alors on ne fera rien du tout... (A lui-même.) Une pinte de sirop.

SIMON.

Ah! voisin, ça ne se peut plus, les choses ont été trop loin maintenant pour reculer; vous ne pouvez abandonner le peuple après l'avoir poussé à la révolte.

CANDINOT.

Moi, j'ai poussé !.. vous allez venir me dire que j'ai poussé, lorsqu'au contraire... moi qui étais devant tous les autres!

MATHIEU.

Nous le savons bien.

CANDINOT.

Eh bien! alors... eh bien donc!

SIMON.

Nous le savons, et c'est pour ça qu'on a droit de compter sur vous.

MATHIEU.

D'après votre conduite...

CANDINOT, s'impatientant de plus en plus.

Encore! ah çà! voisins, finissons-en, ou vous me forcerez à sortir de mon caractère! voyons, où en suis-je... car en vérité... je ne sais plus où sont...

BERTHELINE.

Mais pour l'amour de moi, Boniface, fais donc ce que ces messieurs te demandent.

CANDINOT.

Boniface tant que vous voudrez, mais quelle rage avez-vous de me mêler dans tout cela!

BERTHELINE, avec impatience.

Dam, quand on est influent.

CANDINOT, s'emportant.

Bertheline! pour la dernière fois je vous ordonne de vous taire! vous ne serez pas contente que je ne sois ruiné et pendu! c'est là ce que vous voulez tous, n'est-ce pas?... eh bien, qui vous retient?... courez... ameutez le peuple... jetez-lui le nom de Candinot à la tête... ouvrez-lui mes magasins, dites-lui que je lui fais largesse de mon cidre, de mon genièvre, de tout!...

MATHIEU et PIGAUT.

Ah! bah!

CANDINOT, toujours ironiquement.

Certainement! quand on ne veut plus de taxes, savez-vous ce qu'on fait?... on brûle les gabelles, on sonne le tocsin, on ferme les portes de la ville...

SIMON, à Mathieu.

C'est ça.

CANDINOT.

Bah! qu'est-ce que je dis? chassons les autorités du roi!

SIMON.

Chasser les autorités?...

CANDINOT, toujours de même.

N'est-ce pas encore assez?

MATHIEU.

Comment?

CANDINOT.

Non ?.. eh bien, il faut soustraire la Normandie à la couronne de France...

SIMON.

Au fait, pourquoi pas? ne sommes-nous pas assez grands pour nous gouverner nous-mêmes ?

CANDINOT.

La Normandie! peste, quel beau royaume!

SIMON.

Eh! les Gantois viennent bien de se faire un roi du brasseur Artevelle; et ils s'en trouvent très bien!

TOUS.

C'est vrai! oui, oui.

CANDINOT.

Eh bien! que ne les imitez-vous? comment! le vôtre n'est pas encore choisi? vous n'êtes pas encore partis? tout cela n'est pas déja fait? allez! allez! vous n'êtes que des jacques-bonhommes! ah! vous me demandez des avis! eh bien! en voilà, j'espère! et de fameux! êtes-vous contents?... oui?... eh bien, moi aussi! bonjour!..

TOUS.

AIR de contredanse (du MÉDECIN DE CAMPAGNE).

D'où vient donc cette grande colère,
Candinot, contre vos bons amis,
Quand chacun ici cherche à vous plaire
Et ne veut que suivre vos avis?

CANDINOT, rentrant chez lui.

Au diable! j'étouffe de colère!
Comment faire avec de tels amis?
Je vous en ai dit assez, j'espère,
Je veux être en paix dans mon logis.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté CANDINOT et BERTHELINE.

MATHIEU.

Ah çà! qu'est-ce qui lui prend donc? je ne l'ai jamais vu comme cela.

PIGAUT.

C'est vrai.

SIMON.

Laissez donc! je l'ai compris... c'est un rusé compère... un fin matois que maître Candinot; il a plus d'ambition qu'on ne le pense; il m'a fait écrire ce matin par sa femme.

LES VOISINS.

Moi aussi.

SIMON.

Seulement, comme il craint de se compromettre et nous donne les avis sans en avoir l'air!... au reste ses conseils sont excellents; venez, il n'y a pas un instant à perdre; à la maison-de-ville... et, croyez-moi, Candinot se laissera faire échevin, comme il s'est laissé faire syndic et marguillier.

TOUS, en sortant.

A la maison-de-ville!

CHOEUR.

A cet homme sage
Rendons hommage!
Oui, courons tous;
Il faut l'en croire :
Dépêchons-nous,
Profitons de notre victoire.

SCÈNE XII.

MARIE, PIERRE.

PIERRE.

Enfin, les voilà partis!

MARIE.

Comme mon père leur a parlé!

PIERRE.

Il a raison, pourquoi viennent-ils l'importuner, nous ennuyer d'affaires, quand nous avions tant d'autre choses à nous dire aujourd'hui.

MARIE.

Tant d'autres choses...

PIERRE.

Il y a si long-temps que nous ne nous sommes vus!

MARIE.

C'est que cela vous convenait sans doute..... Pourquoi vous absenter?

PIERRE.

Pouvais-je refuser la commission dont maître Saulnier mon patron m'avait chargé avant de mourir... avec ça qu'il payait mon voyage, et qu'il me promettait une bonne gratification....

MARIE.

Ainsi, c'était pour de l'argent que vous me quittiez?

PIERRE.

Ah! par exemple!... pour de l'argent... fi donc! du tout..... c'était pour la gratification... parceque avec cela et la protection de mon patron, j'achetais une maîtrise.... je devenais quelque chose.... et votre mère n'avait plus de prétexte pour refuser votre main...

MARIE.

Oui, mais ça ne suffit pas..... ma mère veut une fortune faite... et surtout des honneurs.

PIERRE, à lui-même.

De la fortune!... des honneurs! je crois que c'est pour me tenter que le malin esprit lui a soufflé ces idées-là... oh! mais je résisterai!...

MARIE.

Comment! vous résisterez... à qui?

PIERRE.

Oh! rien... c'est un secret.

MARIE.

Un secret.... raison de plus pour me le dire....

PIERRE.

Du tout! du tout! le duc d'Anjou n'aurait qu'à l'apprendre...

MARIE, intriguée.

Un secret! le duc d'Anjou!... qu'est-ce que ça veut dire?... Écoutez, monsieur Pierre.... vous craignez un refus de ma mère, et vous desirez que je parle à mon père pour la disposer en votre faveur...

PIERRE.

Vous me l'avez promis... mademoiselle Marie...

MARIE.

Je me rétracte... mieux que ça... je recule d'un mois par chaque minute que vous me ferez attendre...

PIERRE.

Mais écoutez donc... ce n'est pas un secret ordinaire...

MARIE.

Voilà déja une minute de passée.... la seconde court.

PIERRE.

Mais c'est un secret d'État, là... puisqu'il faut vous le dire...

MARIE.

Certainement qu'il faut me le dire.

PIERRE.

Eh bien... eh bien! c'est une clé.

MARIE.

Une clé?

PIERRE.

Que j'allais porter à Paris.

MARIE.

A qui?

PIERRE.

Au roi.

MARIE.

Au roi! de quelle part?

PIERRE.

De la part de maître Saulnier qui était son

orfèvre, et qui m'avait donné une lettre pour être admis en sa présence.

MARIE.

Et vous avez vu le roi?

PIERRE.

Ah! ben, oui!... on m'a fait attendre si long-temps là-bas, que le pauvre homme est mort de maladie avant que j'aie pu le voir...

MARIE.

Et la clé?

PIERRE.

J'avais ordre de ne la remettre qu'au roi de France... mais il est mort... j'attendrai que son fils soit majeur...

MARIE.

Mais quelle est donc cette clé?..... Parlez donc, monsieur... vous défiez-vous de moi?...

PIERRE.

De vous! oh! grand Dieu! de vous qui devez être ma femme!

MARIE.

Achevez... Maître Saulnier?...

PIERRE.

Eh bien! à son dernier voyage à Rouen, feu le roi avait confié...

BERTHELINE, à la cantonade.

Mais, monsieur...

CANDINOT, de même.

Non, non!...

PIERRE.

Chut... voici quelqu'un.

MARIE.

Vous achèverez votre confidence...

PIERRE.

Oui.

MARIE.

Bien sûr?

PIERRE.

Je vous le jure...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CANDINOT, BERTHELINE.

CANDINOT.

Non, non... vous dis-je... cent mille fois non! madame Candinot.... est-il possible!.... aller écrire, solliciter en mon nom et sans mon aveu...

MARIE.

Là! je me doutais bien qu'il se fâcherait!

BERTHELINE.

Jamais l'occasion n'aura été plus favorable.

CANDINOT.

Décidément, Bertheline, vous perdez le peu de bon sens...

BERTHELINE.

Hein! plaît-il?

CANDINOT, se reprenant.

Je vous dis que vous me feriez perdre le peu de bon sens que le ciel m'a donné... quant à vous, la vanité vous tourne la cervelle... mais je saurai bien... Pierre, mon ami, rends-moi un service...

PIERRE.

Parlez, mon parrain.

CANDINOT.

Tu vas aller chez tous nos voisins...

BERTHELINE.

Comment?

CANDINOT.

Tu leur diras que je refuse toute place, tout honneur... de là, tu passeras chez maître Bertholet le médecin... tu le prieras de venir faire une copieuse saignée à ma pauvre femme, fort malade d'un transport au cerveau. Cours.

BERTHELINE, l'arrêtant.

Monsieur Pierre... je vous défends d'y aller.

CANDINOT, à Pierre.

Et moi, je te l'ordonne.

BERTHELINE.

S'il obéit, qu'il ne paraisse jamais ici!

MARIE.

Mais M. Pierre n'est pour rien dans tout ça, et c'est lui que vous punissez.

PIERRE.

Le fait est que ça n'est pas juste.

CANDINOT, à Pierre.

C'est vrai, ça n'a pas le sens commun; mais que veux-tu, mon enfant, puisque malgré tout ce que je puis lui dire de raisonnable et de sensé, ta mère ne veut pas...

BERTHELINE.

Je veux être échevine!

CANDINOT.

Là! elle n'en démordra pas! (A Pierre.) Y tient-elle, hein!

PIERRE.

Eh bien! laissez-vous nommer, père Candinot!

MARIE.

Mon bon père, qu'est-ce que ça vous fait?

CANDINOT.

Ce que ça me fait? mais, chère petite, tu ne sais donc pas qu'une fois échevin, je ne m'appartiens plus, je deviens une chose publique. Car, il faut se mêler des affaires de tout le monde excepté des siennes, être de l'avis de Pierre et de Paul, ou se fâcher avec Paul et Pierre, non pas Pierre que voilà... (lui donnant la main.) oh! Dieu! le brave garçon... mais les autres...

BERTHELINE.

Tout ce qu'on vous demande... c'est d'accepter; quant au reste...

CANDINOT, la regardant.

Hein! ah! oui, je comprends, mais pas du tout, madame Candinot, si j'y étais une bonne fois, il faudrait que tout le monde marchât

droit, j'ai plus de tête qu'on ne pense quand je m'y mets.

BERTHELINE.

Raison de plus...

CANDINOT.

Pour ne pas vous céder; aussi, je vais moi-même de ce pas... (On entend sonner le tocsin.) Hein! qu'est-ce que j'entends! le tocsin... le feu est quelque part.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NIVELLE.

NIVELLE.

Ah! bourgeois! ah! bourgeoise!.. ah! mademoiselle Marie!...

CANDINOT.

Ah! ah!... Voyons qu'est-ce que c'est?

NIVELLE.

Si vous saviez...

CANDINOT.

Si nous savions... nous ne te demanderions rien.

NIVELLE.

C'est une fête! une réjouissance dans toute la ville...

BERTHELINE et MARIE.

Il se pourrait!

NIVELLE.

On danse... on chante...

CANDINOT.

On chante... on danse... je vous demande un peu ce qu'il vient nous conter là... et ce tocsin...

NIVELLE.

C'est vous...

CANDINOT.

Et ce tapage...

NIVELLE.

C'est vous... demandez aux Rouennais: Qui est-ce qui a fait brûler les gabelles? ils vous diront... Candinot.

CANDINOT.

Moi!

NIVELLE.

Qui est-ce qui a chassé les autorités?.. Candinot.

CANDINOT.

J'ai fait chasser...

NIVELLE.

Qui est-ce qui a fait fermer les portes de la ville? Candinot.. Qui est-ce qui a fait sonner le tocsin? Candinot...

CANDINOT.

Candinot! Candinot! Candinot! qu'ils aillent au diable eux et leur Candi...! c'est-à-dire non, puisque Candinot n'a rien fait...

NIVELLE.

Les voisins disent pourtant que c'est vous qui leur avez conseillé...

CANDINOT.

Moi!.. mais je me moquais d'eux...

NIVELLE.

Bah! Eh bien, ils y vont franchement et de bon cœur, allez! Ils crient tous que vous avez raison, et que le temps est venu de satisfaire leur soif de vengeance... aussi... ça marche... Ils ont enfoncé votre magasin, on boit votre cidre...

CANDINOT.

Hein! mon cidre!..

NIVELLE.

Et votre genièvre... tout y passera...

CANDINOT.

Mon cidre et mon genièvre! c'est une véritable révolution. Ah!... mais nous allons voir... Pierre, Nivelle, suivez-moi...

MARIE.

Mon père!...

CANDINOT.

Sois tranquille... je leur parlerai... je leur dirai... (Bruit en dehors.) Hein! écoute....

LE PEUPLE, en dehors.

Candinot!... Candinot!..

CANDINOT.

Mon nom!

LE PEUPLE.

Vive Candinot....

BERTHELINE, avec joie.

On crie: Vive Candinot! vous n'entendez donc pas?

CANDINOT.

Eh! je ne les entends que trop.

BERTHELINE.

Dieu! est-il possible... Vive Candinot!.. ils viennent vous chercher.

CANDINOT.

Me chercher!...

(Acclamations au-dehors.)

BERTHELINE.

Entendez-vous quels transports! quelle ivresse!

CANDINOT.

Oui, oui; après ça, mon genièvre et mon cidre y sont bien pour quelque chose.

BERTHELINE.

Eh! monsieur, il s'agit bien, vraiment, de quelques misérables tonnes de cidre... quand toute une ville est là... Allons, monsieur, un peu de résolution... vous n'avez qu'à parler, vous êtes échevin.

CANDINOT.

Je ne parlerai pas.

BERTHELINE.

Vous ne parlerez pas!

CANDINOT.

Non.

BERTHELINE.

Eh bien! je parlerai pour vous.

CANDINOT.

Bertheline.. si vous leur dites un mot...

BERTHELINE.

J'en dirai dix, j'en dirai cent, j'en dirai mille.

CANDINOT.

Je m'en rapporte à vous. (A Pierre.) Vois si la porte est fermée.

LE PEUPLE.

Vive Candinot !

BERTHELINE.

Les braves gens... ils vous appellent...

CANDINOT, effrayé.

Pierre, mets les verroux.

BERTHELINE.

Eh bien ! montrez-vous du moins à la fenêtre de la chambre.

CANDINOT, avec colère.

Encore !.. (Frappé.) Eh bien ! oui... va... monte... je te suis.

BERTHELINE, montant.

A la bonne heure !

CANDINOT, la suivant.

Entre... entre donc... me voilà. (Bertheline entre ; il reste à la porte et la ferme à clé.) Tu me laisseras tranquille peut-être, à présent.

BERTHELINE, dans la chambre, frappant à la porte.

Boniface !

CANDINOT.

Oui... crie... appelle... (A Bertheline.) Je reviens tout de suite.

(Il descend.)

VOIX, au-dehors.

Candinot !... Candinot !...

PIERRE.

Ils approchent.

BERTHELINE, frappant toujours.

Boniface !

CANDINOT.

Je monte...

VOIX, au-dehors

Candinot !... Candinot !...

(On frappe violemment.)

CANDINOT.

Doucement... doucement donc ! qu'est-ce que vous voulez ?

VOIX.

Candinot !... Candinot !...

CANDINOT.

Je n'y suis pas.

MARIE.

Que dites-vous ?

CANDINOT.

Ah ! oui, c'est vrai. (Haut.) Il n'y est pas.

BERTHELINE, dans la coulisse.

Il y est, voisins !... il y est...

CANDINOT.

Hein ! ma femme leur dit que j'y suis... ah ! Bertheline... (Les coups redoublent. — A Nivelle.) Nivelle, vite cette trappe... attends. (Il ouvre la trappe et descend.) Ouvrez, si vous voulez, maintenant... et rappelez-vous que je n'y suis pour personne, entendez-vous ? je suis à la campagne, en voyage...

(La porte cède, il baisse le trapillon et disparaît.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SIMON, MATHIEU, PIGAUT, BENARD, PEUPLE.

NIVELLE.

Que faut-il vous servir, messieurs ?

MATHIEU.

C'est Candinot que nous demandons.

NIVELLE.

Il n'y est pas ; mais vous pouvez me parler à moi, je suis son premier garçon.

PIERRE.

Vous voyez bien, messieurs, qu'il n'est pas ici.

PIGAUT.

Sa femme vient de nous dire le contraire...

SIMON.

Les Rouennais se sont affranchis du joug de leurs oppresseurs comme les Flamands... ils sont maîtres comme eux de se choisir un chef.

PIERRE.

Pardon ! mais le roi, le conseil de régence..

MATHIEU.

Allons donc ! un enfant pour gouverner des hommes comme nous...

PIERRE.

Les ducs d'Anjou, de Bourgogne...

SIMON.

Des ducs !... allons donc !... nous voulons un roi... mais un roi en âge de raison...

MATHIEU.

Et c'est notre sage et digne concitoyen Candinot que nous avons choisi... Où est-il ?

TOUS.

Oui... oui... qu'il se montre !

MARIE.

Messieurs... certainement...

NIVELLE.

Certainement... messieurs... mon maître sera très flatté de la politesse...

PIERRE.

Mais, messieurs, pourquoi vous obstiner à tirer M. Candinot de son comptoir ? toute son ambition, c'est sa boutique.

MATHIEU,

Il s'agit bien de boutique quand il va loger dans un palais.

SIMON.

Au diable la boutique !

PIERRE.

Il ne la quittera jamais, vous dis-je !

SIMON.

Oui-da !... eh bien, nous l'y forcerons....

(Un d'eux monte et ouvre la porte de la chambre ; Ber-

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

theline paraît.) A bas la boutique... amis... démolissez !

TOUS.

Démolissons ! démolissons !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CANDINOT, BERTHELINE.

CANDINOT, levant le trapillon et paraissant.

Un instant ! un instant ! ne démolissez rien ! les enragés, comme ils y vont !...

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! le voilà ! vive Candinot ! !

CANDINOT.

Permettez, mes amis, permettez...

TOUS.

Silence, silence, écoutez !

CANDINOT.

C'est ça... écoutez-moi.. Vous ne voulez plus de votre ancien roi ?

TOUS.

Non, non.

CANDINOT.

C'est décidé, bien !

TOUS.

Vive le...

CANDINOT.

Attendez donc ! que diable !

MATHIEU, à tout le monde.

Silence ! taisez-vous donc ! silence !

CANDINOT.

Oui, je réclamerai un peu de silence, si cela se peut ; j'ai une proposition à vous faire.

MATHIEU.

Écoutez, écoutez, silence !

CANDINOT, à Mathieu.

Tu vois bien qu'ils m'écoutent, et que c'est toi qui m'interromps toujours avec ton *silence !*

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai ! à la porte ! parlez ! parlez !

SIMON.

Oui, écoutons la proposition.

CANDINOT.

Elle est toute dans votre intérêt... car je ne veux que votre bien, moi !.. Dis donc, toi, là-bas ! si tu voulais bien ne pas toucher au mien... est-ce que tu crois que je ne te vois pas remplir tes poches de lentilles !

TOUS.

Il faut le pendre ! il faut le pendre !

CANDINOT.

Du tout... du tout... pour quelques poignées de lentilles !... il ne manquerait plus que ça... Seigneur !.. non... non... qu'il me les rende... ou qu'il me les paye... voilà tout... c'est cinq liards pour la petite mesure...

SIMON.

La proposition ! la proposition !

CANDINOT.

Mes amis, vous m'estimez comme un bon marchand, n'est-il pas vrai ?

TOUS.

Oui, oui !

CANDINOT.

Tenez, puisque vous m'aimez tant, donnez-moi tous votre pratique, je vous vendrai en conscience... j'écrirai sur ma porte : *Candinot, mercier-épicier du peuple de Rouen...* Mais consentir à mettre sur mon enseigne : *Candinot, roi de Rouen...* jamais !

BERTHELINE.

Que dit-il ?

CANDINOT.

Oui, ma chère amie, ces messieurs me font l'amitié de me proposer...

BERTHELINE.

Vous refusez...

CANDINOT.

Si je... tu voudrais peut-être ?..

BERTHELINE.

Certainement.

CANDINOT.

Oui ! eh bien ! attends... Mes amis, à défaut d'un roi... une reine pourrait-elle vous arranger ?..

TOUS.

Non... non... Candinot ! Candinot !

CANDINOT.

Eh bien ! non... jamais !.... une couronne à moi ! un royaume... je ne les prendrais pas pour un empire.

BERTHELINE.

Monsieur Candinot !

CANDINOT.

Et si vous persistez... je m'en vais...

(Il veut fermer la trappe, on le retient et on le force à remonter sur la scène.)

CANDINOT, amené de force.

Non ! non ! vous dis-je ! laissez-moi ! est-ce que le charbonnier n'est plus maître chez lui !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, AUBRIOT.

AUBRIOT, s'avançant, à part.

Tête-dieu ! comme ils y vont ! il était temps d'arriver et d'y mettre ordre... (Haut.) En effet ! est-ce ainsi que vous respectez celui que vous venez de nommer votre chef !

CANDINOT.

Ah ! c'est vous, mon cher ami ! c'est le ciel qui vous envoie à mon aide...

TOUS.

A la Ville ! à la Ville !

CANDINOT, à Aubriot.

Les entendez-vous, les possédés ! quand déjà tout est sens-dessus-dessous ! Mais, mon ami, que faire ?..

AUBRIOT.

Il faut éviter de plus grands malheurs.

CANDINOT.

Certainement... il faut... mais comment?... je les connais... ils sont montés, et dans ce moment les trois régents eux-mêmes ne pourraient pas...

AUBRIOT.

C'est vrai... mais chut! laissez-vous guider par moi.

CANDINOT.

C'est ça, tâchez de leur faire entendre raison.

AUBRIOT.

Mes amis...

(Rumeur dans le peuple.)

CANDINOT.

Écoutez, écoutez ce que mon digne ami va vous dire... c'est un homme sage, sensé...

TOUS.

Écoutons, écoutons...

AUBRIOT.

Mes amis, maître Candinot accepte.

CANDINOT.

Qu'est-ce que vous dites donc?

AUBRIOT, se retournant vers lui.

Vive le roi!

TOUS.

Vive Candinot!

(Les voisins de Candinot s'emparent de lui, le forcent de s'asseoir sur un fauteuil sur lequel ils l'élèvent, puis le portent sur leurs épaules; ils se mettent en marche en chantant le chœur.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR de marche.

Gloire au roi nouveau!
Rendons hommage à Candinot!
Qu'il règne long-temps
Sur tous les bons Normands!
Nous suivrons sa loi.
Plus d'impôt! plus d'octroi!
Vive le roi!

Ah! quel beau jour!
Quel bon tour!
Des seigneurs
Nous sommes vainqueurs!
Quel beau jour!
Gloire au roi nouveau!
Honneur à Candinot!

ACTE SECOND.

Une salle de la maison-de-ville.

SCÈNE I.

AUBRIOT, MARIE.

MARIE, revenant du fond où elle écoutait.

Non, personne... Sainte Vierge! que j'ai eu peur!

AUBRIOT.

Calmez-vous, mon enfant... maître Candinot, ou plutôt... (souriant.) Sa Majesté notre sire, car il est bien notre roi depuis huit jours... Sa Majesté, dis je, est allée donner des ordres aux hommes chargés de garder les portes de la ville... et moi, son secrétaire, son ami, son conseiller... car je suis un peu tout cela... je l'attends ici, à la maison-de-ville; nous sommes seuls, parlez... vous disiez donc que Pierre Josserand craint d'être arrêté?

MARIE

Oui... c'est messire Gautier, votre ami, qui est accouru chez nous pour l'en prévenir.

AUBRIOT, à part.

C'est cela.

MARIE.

Il paraît que la ville manque d'argent pour payer les hommes-d'armes qui s'engagent à la défendre contre le duc d'Anjou... le peuple n'a rien trouvé dans la maison de l'orfèvre Saulnier, et l'on soupçonne Pierre, son apprenti, de savoir où sont déposés les pierreries et bijoux du feu roi.

AUBRIOT.

Et Pierre sait...

MARIE.

Non.

AUBRIOT.

Non!

MARIE.

Mais il peut le savoir... (Avec précaution.) Maître Saulnier lui avait confié la clé de ce trésor, et un écrit scellé indiquant l'endroit où il se trouve... cette clé... M. Pierre ne s'en sépare jamais.

AUBRIOT.

Et il craint qu'on ne la découvre et qu'il ne soit forcé de la livrer.

MARIE.

Justement.

AUBRIOT.

Eh bien! il fallait lui dire de vous la remettre... personne ne se doutera...

MARIE, regardant autour d'elle.

C'est ce que j'ai fait.

AUBRIOT, vivement.

Il vous l'a remise! vous l'avez?...

MARIE.

Oui... mais s'il est arrêté, menacé, interrogé... que doit-il répondre? Vous, messire, qui êtes un homme de si bon conseil.... et que mon père, ma mère, tout le monde ici consulte...

AUBRIOT.

C'est vrai.

MARIE.

Vous êtes si bon... et, comme dit ma mère, vous avez des manières si engageantes, si distinguées pour un simple bourgeois.

AUBRIOT.

Vous me flattez.

MARIE.

Oh! non... et puis, il y a des moments... je ne sais pas... je n'ai jamais parlé aux seigneurs de la cour, mais j'imagine qu'ils doivent avoir cet air-là.

AUBRIOT, souriant.

Vous trouvez?... la vérité est que je les ai vus souvent et de près.

MARIE.

C'est donc ça... eh bien! messire... quel avis me donnez-vous?

AUBRIOT.

L'affaire est délicate, ma gente demoiselle; car, si Pierre, intimidé par les menaces, avouait qu'il vous a confié...

MARIE.

Oh! non... il a trop de courage pour cela.... et il m'a dit: « Vous n'avez rien à craindre, mademoiselle Marie, on me tuera plutôt que de me faire parler... seulement s'il m'advenait quelque malheur, alors confiez tout à mon parrain... remettez-lui...

AUBRIOT.

Gardez-vous-en bien; le danger retomberait sur votre père.

MARIE.

Voilà justement ce que j'ai pensé.... aussi..... cette malheureuse clé... je ne la touche qu'avec effroi... il me semble qu'elle me brûle.... dire que là, dans ce parchemin, est le secret qui a causé la colère du duc... la révolte des Rouennais, et qui amènera encore bien des malheurs, peut-être.... mais que faire, pourtant?...

AUBRIOT.

Il y aurait un moyen... je suis étranger dans la ville, moi; on ne soupçonnera jamais que j'aie en ma possession...

MARIE.

Vous!... quoi!... vous pensez?...

AUBRIOT.

Il est vrai que ce serait m'exposer...

MARIE.

Non, non... comme vous le disiez... on ne soupçonnera jamais...

AUBRIOT.

Pourtant...

MARIE.

Oh! ne me refusez pas cela... ce sera une bonne action... et elle vous portera bonheur...

AUBRIOT.

Vous croyez... (A part.) Ce qu'il y a de certain... c'est qu'elle aura sa récompense. (Haut.) Écoutez, j'ai tant d'estime... d'amitié... pour maître Candinot... pour vous...

MARIE.

Ah! messire... que de bonté!... mais, quoi qu'il arrive... nul ne saura que Pierre Josserand!...

AUBRIOT.

Compromettre ce digne garçon... jamais... C'est moi qui l'ai fait prévenir du danger qui le menaçait.... (Bruit au dehors.) Mais... écoutez...

MARIE, qui court à la fenêtre.

C'est mon père... je me sauve...

AUBRIOT.

Eh bien!... vous oubliez?...

MARIE.

Ah!... c'est vrai... tenez... tenez, messire... cachez bien cela à tous les yeux...

AUBRIOT.

Rassurez-vous... je le garderai aussi fidèlement que M. Pierre...

MARIE.

Oh!... merci... Adieu... merci...

(Elle sort.)

SCÈNE II.

AUBRIOT, puis CANDINOT, BOURGEOIS, CHEFS DE LA MILICE.

AUBRIOT, avec joie.

Ah!... enfin... je saurai donc... mais cela ne suffit pas... il faudrait maintenant obtenir de Candinot un ordre d'ouvrir les portes de la ville... et comment?... Le voici...

CANDINOT, à ceux qui le suivent.

Je veux... je veux.... (se retournant.) je veux ce que je veux... Je ne suis pas votre roi pour... pour être votre très humble serviteur à tous, peut-être ...

NIVELLE, aux gardes.

Je veux parler au roi... je suis son premier garçon. (Allant à Candinot.) Bonjour, bourgeois.

CANDINOT, sans l'écouter.

Je veux qu'on m'obéisse... sinon, je fais pendre les récalcitrans.

NIVELLE.

Pendre!

CANDINOT.

Oui, pendre!... Ah! c'est toi, mon garçon... ça va bien?

NIVELLE.

Merci, Votre Majesté... Je venais pour...

CANDINOT, à Aubriot.

C'est vrai, ça!... ils sont là au-dehors, au-dedans, partout, qui ne font que geindre et murmurer à la moindre corvée... Et moi donc!.. je voudrais bien les voir à ma place! (A Nivelle.) Comment va-t-on à la maison?

NIVELLE.

Mais comme vous voyez, maître... (Se reprenant.) non... non... Votre Majesté.

CANDINOT.

Bien, bien. (Aux autres.) Encore une fois, les quarteniers, les dizeniers, les centeniers de la milice bourgeoise viendront ici prendre nos ordres... ils resteront armés toute la journée et toute la nuit pour la sûreté publique. (A Nivelle.) Toi, Nivelle, n'oublie pas, comme hier, de faire rentrer les caisses de savon, car de ce temps-là... Je ne sais pas ce que la ville de Rouen a fait au bon Dieu... mais il y pleut sans cesse... N'oublie pas...

NIVELLE.

Suffit, bourgeois.. mais j'étais venu ici pour...

CANDINOT.

Je n'ai pas le temps de t'écouter.

NIVELLE.

C'est que dame Bertheline...

CANDINOT.

Tu lui souhaiteras le bonjour de ma part... j'irai la voir dès que les affaires de l'État me le permettront... (Aux autres.) Allons, messires, chacun à son poste.

(Ils sortent en murmurant.)

SCÈNE III.

CANDINOT, AUBRIOT.

CANDINOT.

Voyons, Aubriot, mon ami, puisque nous voilà seuls, occupons-nous...

AUBRIOT.

Je suis à vos ordres, sire; que desire Votre Majesté?

CANDINOT.

D'abord que tu laisses de côté tous ces grands mots de *sire* et de *majesté*, et que tu m'appelles Candinot tout court.

AUBRIOT.

Vous voulez...

CANDINOT.

Certainement je le veux... tu sais mieux que tout autre ce qu'en vaut l'aune d'une *majesté* de mercier comme la mienne : aussi, quand tu t'inclines devant moi, tu as un petit air moqueur... C'est comme ce grand coquin de hallebardier qui se promène si fièrement là-bas, et qui, ce matin, tout en me rendant les honneurs dus à ma royale personne, chantonnait dans ses dents : *C'est le roi Dagobert*... Malgré moi, j'ai regardé... mais tout était en règle, heureusement !

AUBRIOT.

Cet insolent aurait osé !...

CANDINOT.

Eh ! mon Dieu, oui... Entre nous, je n'ai jamais eu l'air très imposant, et je rirai moi-même de bon cœur de toutes ces extravagances une fois qu'elles seront passées et que je serai rendu à mon comptoir.

AUBRIOT.

Quoi ! songeriez-vous à abdiquer?

CANDINOT, confidentiellement.

Chut ! oui, le plus tôt possible; et je suis bien sûr que c'est ton avis aussi.

AUBRIOT.

Du tout : vous vous acquittez si bien de votre charge !

CANDINOT, lui frappant sur le ventre.

Pas si bien que toi de ton métier de courtisan... flatteur !

AUBRIOT.

Grace à vous, les mutins sont rentrés dans l'ordre, et le calme est rétabli.

CANDINOT.

Dieu merci !

AUBRIOT.

Vous avez déployé une prudence et une fermeté...

CANDINOT.

Tu trouves? (Riant.) Tu ne t'attendais pas à ça, hein?

AUBRIOT.

Ni eux non plus.

CANDINOT.

Je crois bien... des gens qui s'étaient dit, non pas la bonne bourgeoisie, mais ceux qui se sont faits mes conseillers, les Simon, les Pigaut, les Mathieu... ils s'étaient dit : « Le père Candinot est un bonhomme, doux, faible... sa femme en fait ce qu'elle veut... nous le mènerons par le bout du nez... » Eh bien ! pas du tout... On cède à sa femme... parceque... tu conçois... en ménage... au coin du feu... pour avoir la paix... mais au dehors, avec des étrangers, c'est différent... aussi, mes enfants, nous verrons.

AUBRIOT.

Et comme vous les menez, tête-dieu !... ces corvées, ces prises d'armes...

CANDINOT.

Vois-tu, je me rappelle ces paroles d'un roi des Infidèles : « Si, tenant des rats enfermés dans « un filet, j'étais un instant sans les secouer, « ils rongeraient les mailles et me dévoreraient « moi-même. » Or, mon cher ami, je tiens le filet... je secoue, et je secouerai ferme jusqu'à ce que tout soit terminé.

AUBRIOT.

Sire, afin d'en finir plus vite, si j'écrivais pour vous une lettre à-la-fois ferme et respectueuse...

CANDINOT.

Au duc d'Anjou?... Tu as raison... encore une bonne idée; après ça j'ai remarqué que nous étions presque toujours du même avis, ce qui m'a donné de toi la plus haute opinion,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

car j'y avais pensé... Mets-toi là, et écris : « Monseigneur. »

AUBRIOT, à part.

Si je profitais... c'est cela. (Haut.) M'y voici.

CANDINOT.

Il faut lui tourner ça adroitement, vois-tu... Tu as mis : Monseigneur ?

AUBRIOT.

Oui.

CANDINOT, dictant.

« Les Rouennais desirent la paix. » (Parlant.) Il me semble que ça ne peut pas le fâcher, n'est-ce pas ?

AUBRIOT.

Assurément.

CANDINOT.

Desirent la paix...

(Il réfléchit.)

AUBRIOT, écrivant, à part.

« Le capitaine chargé de garder la porte « Cauchoise. »

CANDINOT, cherchant.

Desirent la paix... Ah ! « Pourtant, leurs « remparts sont bien garnis et leurs portes bien « gardées. »

(Il se promène en réfléchissant.)

AUBRIOT, écrivant, à part.

« En remettra les clés au nommé Aubriot, « porteur du présent ordre »

BERTHELINE, en dehors.

Candinot !

CANDINOT.

C'est ma femme ! je ne peux pas être un moment tranquille.

BERTHELINE.

Monsieur Candinot !

CANDINOT.

Voilà ! (A Aubriot.) Voyons... dépêchons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BERTHELINE.

CANDINOT.

Qu'est-ce que tu veux, ma bonne ?

BERTHELINE.

J'attends Votre Majesté.

CANDINOT.

Pourquoi faire ?

BERTHELINE.

Pour me conduire à l'église.

CANDINOT.

Tiens, c'est vrai... c'est aujourd'hui la Toussaint... et moi qui n'y pensais pas ! c'est honteux ! un marguillier... (à Aubriot.) car je suis toujours marguillier de ma paroisse, n'est-ce pas ?

AUBRIOT.

Oui, sire.

BERTHELINE.

Allons donc, monsieur, les derniers coups de la messe sont sonnés.

CANDINOT.

Mon Dieu ! un peu de patience... j'écris au duc d'Anjou.

BERTHELINE.

Alors vous arriverez à l'*Ite missa est !*

CANDINOT.

Je ne peux pas être à tout et partout... vraiment, je ne sais plus... après ça... je t'ai donné mes idées...

AUBRIOT.

Eh bien ! je terminerai cela...

CANDINOT.

Tiens, tu as raison... au fait tu arrangeras ça... je vais apposer le... (il fait le geste de sceller.) tu sais, pour... où l'ai-je mis... (A Bertheline.) Me voici.

BERTHELINE.

A la bonne heure... partons ; le cortége nous attend.

CANDINOT.

Le cortége ?

BERTHELINE.

Deux haquenées que j'ai empruntées au médecin Bertholet..... puis toutes mes voisines que j'ai invitées.

CANDINOT.

Des voisines, un cortége, des chevaux, pour aller entendre la messe à vingt pas d'ici !... allons donc ! vous allez me faire le plaisir de renvoyer tout cet attirail et d'aller modestement à pied... comme une bonne bourgeoise.

BERTHELINE.

Une bourgeoise !... moi, la reine !

CANDINOT.

Reine ! vous ! ah ! ah ! ah ! mais vous êtes toujours et tout simplement dame Candinot, mercière et revendeuse d'épices... voilà vos titres à la reconnaissance publique ; et pour la mériter, vous me ferez le plaisir de ne plus quitter votre comptoir.

BERTHELINE.

Ah ! quelle indignité !... mais je ne vous reconnais plus.

CANDINOT.

La faute à qui ?...

AIR : Restez, restez, troupe jolie.

Vous m'avez fait roi, gentilhomme,
Et ce n'est plus comme autrefois :
Simple marchand, j'étais bonhomme,
Au chapitre vous aviez voix ;
Mais c'est autrement chez les rois.
De résister à la couronne
Je vous ferai bien repentir.
(A lui-même et pendant qu'il scelle la lettre.)
Assez long-temps près d' toi, ma bonne,
J'ai porté celle de martyr.
(Haut.)
Chacun son tour ; tu vas, ma bonne,
Porter un peu cell' de martyr.

BERTHELINE.

Quoi! monsieur, vous oseriez!

CANDINOT.

Eh! mon Dieu! oui... que veux-tu... l'habitude du danger... je deviens très brave... Allons, prenez mon bras...

BERTHELINE.

Oui-da! eh bien! je me révolte aussi, à la fin... je fais comme les autres...

CANDINOT.

Bah!...allons, décidément, il faut la fourrer aussi dans le filet...

AUBRIOT.

Surtout n'oubliez pas...

(Il fait le geste de secouer.)

CANDINOT.

Sois tranquille, et plutôt trois fois qu'une. (Appellant.) Hallebardiers! mes amis, venez un peu ici.

BERTHELINE.

Qu'allez-vous faire?

CANDINOT.

Puisqu'il vous faut un cortége... Hallebardiers! vous allez conduire...

BERTHELINE.

Monsieur!

CANDINOT.

Oui... pardon, ma bonne... Vous allez accompagner ma femme jusqu'à la cathédrale.

BERTHELINE.

Monsieur!

CANDINOT.

Décidez-vous: avec moi à pied, sans cortége, ou avec ces braves gens.

BERTHELINE.

Jamais!

CANDINOT.

Hallebardiers!

BERTHELINE.

Arrêtez, monsieur... arrêtez! car en vérité... nous nous disputons là... comme de simples bourgeois.

CANDINOT.

Que nous sommes.

BERTHELINE.

J'obéis!...

CANDINOT.

Ah!... enfin. (A Aubriot.) Tu vois, avec le temps, de la douceur...

AUBRIOT, riant.

Et des hallebardiers.

CANDINOT.

N'importe, elle m'obéit... quand je n'aurais gagné que ça à mon règne... (A Bertheline.) Ton bras, vite... obéissons.

BERTHELINE.

Ah!... si jamais...

CANDINOT.

Hallebardiers!

BERTHELINE.

Non! non! ah! monsieur!

ENSEMBLE.

AIR.

De la reine en disgrace
Le bon temps est passé,
Et son règne se passe
Sans avoir commencé.

(Candinot sort avec Bertheline; les hallebardiers les suivent.)

SCÈNE V.

AUBRIOT, puis GAUTIER.

AUBRIOT.

Ils s'éloignent... (Il retourne à la table.) A chevons vite. (Apercevant Gautier.) Ah! Gautier! Eh bien?

GAUTIER.

J'ai vu Pierre Josserand... et suivi vos instructions.

AUBRIOT.

Je le sais... et tout a réussi comme je le desirais... Marie est accourue ici, et je tiens enfin... (Il lui montre la clé, brise le cachet du parchemin et le parcourt rapidement.) C'est bien cela... Dans la chambre basse habitée par le roi pendant son séjour à Rouen... puis toutes les indications nécessaires... très bien... Ah! mon beau duc d'Anjou, ce ne vous est pas assez de tant de pilleries et voleries, ni des dix-sept millions enlevés par vous au château de Melun... (il se lève en relisant ce qu'il a écrit.) il vous faudrait encore les bijoux et joyaux du roi de France pour orner votre couronne future de roi de Naples... Eh bien... nous verrons... (Il va à la table, prend la lettre et la parcourt.) Le capitaine... (Il lit bas.) C'est bien. (Écrivant.) « Le présent ordre donné le « premier jour de novembre 1389, et scellé de « notre sceau...» (A Gautier.) Grace à Marie et à cet ordre, dans un instant le trésor est à moi... et la ville de Rouen... (Écoutant.) Mais n'entends-je pas...

GAUTIER.

C'est Candinot... qui revient sur ses pas.

AUBRIOT.

Eh vite!.. cours m'attendre avec cet ordre...

GAUTIER.

Où cela?

AUBRIOT.

A la porte Cauchoise.

(Aubriot entre à gauche, Gautier sort par le fond, après l'entrée de Candinot.)

SCÈNE VI.

CANDINOT, SIMON, MATHIEU, PIGAUT, BENARD, DEUX AUTRES CONSEILLERS.

CANDINOT.

Allons donc, mes amis! encore une fois... du calme... du sang-froid... vous surtout, Simon,

vous devez donner l'exemple... le moment est un peu... je ne dis pas... et si en effet le sire de Craon... l'ame damnée du duc d'Anjou, n'est plus qu'à trois lieues de Rouen avec...

SIMON.

Vingt mille hommes...

MATHIEU.

Quarante mille...

PIGAUT.

Au moins!

CANDINOT.

Cent mille...deux cent mille... bah! pendant qu'on y est, il n'en coûte pas plus; au reste qu'ils viennent, nous les recevrons...

SIMON.

C'est mon avis... recevons-les avec tous les égards...

CANDINOT.

Oui... les égards et tous les bons coups d'arquebuses, de serpentines et de couleuvrines que nous leur enver... (se reprenant.) que nous leur ferons envoyer s'ils cherchent à entrer chez nous par force et violence... mais enfin... nous allons aviser... veuillez vous asseoir.

SIMON.

Ah! ce n'est pas la peine...

CANDINOT.

Asseyez-vous toujours... et encore une fois ne craignez rien... la ville est gardée par six mille hommes bien déterminés... sans compter la milice bourgeoise... nos murs sont hauts, épais et pas moins solides qu'il y a quarante ans, lorsque les Anglais furent forcés de lever le siége de Rouen.

TOUS.

C'est vrai.

CANDINOT.

Que chacun fasse son devoir et nous pourrons dormir tranquilles... d'ailleurs je viens d'écrire au duc d'Anjou, et s'il refuse tout accommodement... le roi sera majeur dans un mois.

(Mouvement des conseillers.)

SIMON.

Un mois..... il nous faudra vivre ainsi un mois!...

CANDINOT.

Un mois, ou cinq semaines tout au plus; si ça va à six semaines c'est tout... ainsi faisons bonne contenance, secondez-moi et tout ira bien.

BENARD.

Tout ira bien...

SIMON.

Ça changera donc... car pour le moment...

CANDINOT.

Pour le moment, il me semble...

SIMON.

Vous direz peut-être que le commerce...

CANDINOT.

Mon cher ami... vous sentez bien que si je pouvais...

SIMON.

Si vous pouviez... ce n'est pas une raison.

CANDINOT.

Après ça, je vous ferai observer...

SIMON.

S'il suffisait de dire je ne peux pas...

CANDINOT.

Que je vous ai réunis ici...

SIMON.

Il faut pouvoir...

CANDINOT.

Permettez...

SIMON.

Non... je réponds.

CANDINOT, avec colère.

Mais écoutez donc...

SIMON.

Vous n'êtes pas roi pour rien.

CANDINOT.

Non... voulez-vous me dire ce que ça me rapporte...

SIMON.

Oh! oh!

CANDINOT.

Oh! oh!... vous croyez peut-être que pendant que je suis ici... ma boutique... car je ne crie pas, moi, mais je voudrais que Nivelle fût là... et ma femme... voulez-vous que je vous dise ce qu'ils ont fait hier... dans toute leur journée... eh bien! ils ont gagné qu'il y a eu une caisse de savon perdue, sans qu'on en puisse tirer un quarteron!...

SIMON.

Laissez-donc!... votre boutique ne désemplit pas!...

CANDINOT.

Encore un beau profit! des gens qui demandent tout à crédit, et, sous prétexte que je suis père du peuple, prétendent que je dois les nourrir pour rien... mais j'oublie que nous avons à nous occuper... car en vérité... c'est à qui se plaindra...

MATHIEU.

Moi, je ne me plains pas...

CANDINOT.

A la bonne heure donc!

PIGAUT.

Ni moi.

CANDINOT, aux autres.

Là, vous voyez...

BENARD, à Pigaut avec aigreur.

Messire Pigaut vend du fer.

SIMON.

Et maître Mathieu des épées et des casques...

CANDINOT.

Messires...

MATHIEU.

Vendez-en aussi..

PIGAUT.

On ne vous empêche pas...

CANDINOT.

Messires... veuillez, je vous prie... il n'y a pas de temps à perdre... j'ai à vous consulter sur un objet très important, et si nous nous occupons... songeons d'abord à nous préserver tous du danger.

TOUS.

Oui... oui... préservons-nous...

CANDINOT.

Ah!... enfin... eh bien!... il s'agit d'un léger impôt à...

TOUS.

Encore!...

CANDINOT.

Comment encore? c'est la première fois depuis que je...

SIMON.

Si vous commencez déjà...

CANDINOT.

Ah çà!... croyez-vous donc que vos soldats...

SIMON.

Les soldats... pourquoi avez-vous des soldats?...

CANDINOT.

Vous refusez tous d'aller sur les remparts... il faut bien alors...

SIMON.

Il faut... je n'en vois pas la nécessité...

CANDINOT.

Mon Dieu! mon cher ami... que vous êtes peu raisonnable... mais qu'est-ce vous voulez donc?

SIMON, cherchant ses mots.

Eh bien!...je veux... c'est-à-dire... je desire... que... enfin... je crois... je demande... qu'on trouve... un moyen... il faudrait trouver un moyen...

CANDINOT.

Eh bien!... c'est pour ça que je vous rassemble... vous ne m'écoutez pas...

SIMON.

A qui la faute?... expliquez-vous clairement... comme moi!...

CANDINOT.

Eh bien! je vais vous le dire en quatre mots: il s'agit d'un impôt.

SIMON.

Sur qui doit-il peser?

CANDINOT, avec force.

On va vous le dire... mais, pour l'amour de Dieu, Simon, taisez-vous.

SIMON.

Si on ne peut pas dire son avis. .

CANDINOT.

Allons...

SIMON.

Si la voix des conseillers est méconnue... si le roi veut étouffer...

CANDINOT.

Qu'est-ce que j'étouffe?

SIMON.

C'est de la tyrannie toute pure... et je ne vois pas ce que nous faisons ici.

CANDINOT.

Hein?

SIMON.

Il veut faire le petit despote.

CANDINOT.

Asseyez-vous.

SIMON.

C'est bon... (A part, en s'asseyant.) Caligula! (Se relevant.) J'espère bien qu'on n'aura pas l'indignité d'exiger des bonnetiers...

BENARD.

Ni des orfèvres...

UN AUTRE.

Ni des drapiers...

MATHIEU.

Ni des armuriers...

CANDINOT.

C'est ça!... ni des merciers, ni des épiciers, ni de personne!... Alors, mes chers amis, nous n'avons qu'à nous tenir tranquilles.

(Il se jette dans son fauteuil.)

SIMON.

D'ailleurs, puisque nous nous sommes révoltés pour ne plus payer de taxes...

CANDINOT.

Nouvelles... oui... mais les anciennes... je continue de les payer, et je crois que les autres...

TOUS.

Les autres!... les autres!...

SIMON.

Les autres ne sont pas rois.

CANDINOT.

Et je les en félicite. Après ça, mes chers amis, il fallait en choisir un autre.

SIMON.

Il n'eût pas été difficile de trouver mieux.

CANDINOT.

Oui-da... et sans aller bien loin, n'est-ce pas?

SIMON.

Vous l'avez dit.

CANDINOT.

Vous! n'est-ce pas?

SIMON.

Et pourquoi pas?... Si j'étais roi... deux heures seulement...

CANDINOT.

Les choses iraient mieux!

SIMON.

Je m'en flatte... on vous apprendrait...

CANDINOT.

Comment on s'y prend pour satisfaire tout le monde...

SIMON.

Si on voulait!...

CANDINOT.

Veuillez-le donc, je vous prie; et, si vous trouvez cette recette-là, vous la vendrez cher.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

SIMON.

Vous m'y poussez, seigneur Candinot?...

CANDINOT, le jetant dans le fauteuil.

Eh bien!... par tous les saints!... oui, je vous y pousse (il le fait asseoir.) et vous y voilà... Allons, apprenez-nous ce qu'il faut faire... Voyons un peu ce qui sortira de dessous votre bonnet, Simon, notre ami... Allons, messieurs, écoutons!... Maître Simon va parler... Écoutez maître Simon.

SIMON.

Eh bien!.. oui... et l'on verra.

CANDINOT.

Oui... on verra... Nous verrons les alouettes nous tomber...

SIMON.

On vous apprendra comment on gouverne les hommes. (Bruit de trompe. Il s'arrête.) Hein?.. Qu'est-ce?...

CANDINOT.

C'est un son de cor.

SIMON.

J'entends bien; mais pourquoi?

CANDINOT.

Nous allons le savoir...

UN HALLEBARDIER, entrant.

Un envoyé du duc d'Anjou!

TOUS.

Du duc d'Anjou!...

CANDINOT, à Simon qui s'esquive de sa place.

Eh bien! Simon... où allez-vous? Restez donc... Avez-vous peur?

SIMON.

Non, certes!

CANDINOT.

Le recevez-vous?

SIMON.

Ça ne me regarde pas... Je ne veux pas accepter une responsabilité...

CANDINOT.

Je comprends; vous en avez déja assez. Eh bien! je l'accepte, moi, la responsabilité... A vos places, messires. (Au Hallebardier.) Introduisez l'envoyé. J'espère, Simon, que vous allez nous laisser tranquilles.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CRAON.

SIMON, se levant et saluant.

Messire... (Craon ne daigne pas le regarder.)

CANDINOT.

Asseyez-vous donc... Si messire l'envoyé juge à propos de se découvrir, nous lui rendrons sa politesse, car il est d'usage que celui qui entre dans une maison se découvre le premier.

CRAON.

Vraiment!... Je ne savais pas que des bourgeois fussent si experts en courtoisie et qu'ils en donnassent leçon publique.

CANDINOT.

Eh bien!.. ceci vous apprend qu'on peut en recevoir à tout âge, partout et de tout le monde, messire.

CRAON.

A cette impertinence, je dois, sans doute, reconnaître le prétendu roi Candinot.

CANDINOT.

C'est moi-même... Mais après, s'il vous plaît, messire?

CRAON.

Un moment donc... illustre roi... laissez-moi jouir un peu du plaisant spectacle...

CANDINOT.

Encore!... Est-ce là tout ce que vous avez à nous dire? En ce cas, je vous répondrai que... je me conduis civilement envers tout le monde, j'écoute les raisons quand elles sont bonnes, et je tourne le dos à ceux qui nous disent des injures, pensant que ces gens-là ne sont point dans leur bon sens et qu'on ne doit pas s'entretenir d'affaire sérieuse avec les fous.

CRAON.

Eh bien donc! vous allez juger si nous sommes dans notre bon sens.

CANDINOT, se rasseyant, à part.

Oui, tâche de nous le prouver, si tu peux.

CRAON.

Au nom de monseigneur et maître, Louis, duc d'Anjou... régent de France, je vous fais savoir, à vous, sujets rebelles, que, dès ce jour, vos biens et vos personnes appartiennent à monseigneur...

CANDINOT.

Eh! eh!... la, la... pas si vite, monsieur l'envoyé... Comme vous y allez... Vous oubliez que vous ne nous tenez pas encore...

CRAON, l'interrompant.

Si la ville de Rouen ne rentre pas dans l'ordre à l'arrivée des troupes royales; si elle oppose la moindre résistance, elle sera livrée à quinze jours de sac... et il sera fait un sévère exemple de tous ceux qui auront pris une part quelconque à la révolte...

CANDINOT.

Allons, allons, vous cherchez à nous effrayer; mais, grace à Dieu... nous ne... (Bas à Simon.) Simon, voulez-vous bien ne pas trembler comme ça! (A l'envoyé.) Voyons, il ne s'agit pas de se fâcher... la colère est (regardant Simon à la dérobée.) comme la peur un fort mauvais conseiller... Écoutez, messire, les bons comptes font les...

CRAON.

Je vous ai dit mes conditions.

CANDINOT, avec bonhomie.

Allons, allons... entre nous, là, vous surfaites un peu... Eh! mon Dieu! ça n'est pas défendu... Mais, enfin, nous sommes bons Français... il nous en coûterait d'en venir à des ex-

trémités fâcheuses... Et si vous voulez un peu rabattre ..

CRAON.

Rien.

CANDINOT.

Rien? pas même ces malencontreuses surtaxes?

CRAON.

Jamais!

CANDINOT.

Alors nous ne pourrons pas nous arranger; car, en fin de compte... qu'est-ce que nous aurions gagné ?

TOUS.

Il a raison... C'est vrai.

CRAON.

C'est votre dernier mot ? Eh bien! préparez-vous à nous recevoir.

CANDINOT.

Nous ferons de notre mieux pour cela, messire.

CRAON.

Je vous le conseille... car si vos portes ne sont pas ouvertes quand je m'y présenterai avec mes hommes, moi sire de Leuville, baron de Craon, (mouvement général.) je jure Dieu de vous châtier rudement comme d'insolents bourgeois.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins CRAON.

SIMON.

Le sire de Craon... Et vous le laissez partir ainsi?

CANDINOT.

Puisqu'il ne veut rien entendre.

SIMON.

Vous auriez pu au moins lui parler avec plus de respect.

CANDINOT.

Quand il nous insultait!

MATHIEU.

Sans doute... maître Candinot a bien fait.

TOUS.

Oui... oui...

SIMON.

Il est sorti furieux... Il va nous attaquer.

CANDINOT.

Nous nous défendrons.

TOUS, moins Simon.

Oui.

SIMON.

C'est ça... Voilà donc où nous aura conduits son esprit remuant, son ambition... son insatiable ambition.

CANDINOT.

Allons, Simon, taisez-vous, et encore une fois que me conseillez-vous?... car enfin, vous n'êtes pas conseiller pour ne rien... faut-il résister au duc jusqu'à la majorité du roi ?

SIMON, avec ironie.

Oui...bien trouvé!... pour que le duc nous prenne d'assaut... ma femme me le disait encore ce matin... tu verras que Candinot nous fera prendre d'assaut.. non.. j'aimerais mieux..

CANDINOT.

Quoi ?

SIMON, avec mystère.

On assure que Lancastre a quitté Calais pour venir à notre secours.

CANDINOT.

Le duc de Lancastre! un Anglais!

SIMON.

Il nous protégerait.

CANDINOT.

Lui!... fiez-vous-y donc!... l'Anglais nous protéger!.... comme le faucon protège l'alouette... jamais.

AIR de Préville et Taconnet.

Qui ? nous courir au-devant de la chaîne
Qu'on nous présente au nom de l'étranger!
Non, j'y vois clair : pour avoir notre laine,
Pauvres moutons! l'Anglais se fait berger!
Les chiens bientôt aideraient le berger.
Nous tromperons son espérance;
Restons Normands, restons Français.
Advienn' que peut!... j'aurai moins de regrets
D'être mangé, moi, par un loup de France
Qu' d'être tondu par des ciseaux anglais.

TOUS.

Oui.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTHELINE, MARIE.

BERTHELINE, entrant par la gauche, à Marie.

Eh! non... tu vois bien, mon enfant, qu'il est encore ici.

CANDINOT.

Qu'est-ce que tu veux encore ?

BERTHELINE.

C'est qu'on avait dit à Marie... et je craignais... mais j'espère bien que vous n'irez pas encore vous exposer.

CANDINOT.

A quoi?

BERTHELINE.

Vous ne savez donc pas... (à voix basse.) les troupes du duc se préparent à donner l'assaut... et s'approchent de nos portes.

TOUS.

Déja!

CANDINOT.

Le sire de Craon nous a tenu parole, il n'a pas perdu de temps... faisons comme lui...

MARIE.

Oh! non... demeurez, mon père... n'y allez

pas... toute la ville est en rumeur, comme l'autre jour... tenez, n'entendez-vous pas?

CANDINOT.

Les cris des assiégeants, sans doute.

(Musique.)

SIMON.

Là!..qu'est-ce que je disais! nous allons être pris d'assaut... voilà le bouquet.

CANDINOT.

Ce ne serait pas arrivé si au lieu de me tenir là deux heures... mais enfin, écoutez: Chacun de nous jouit d'un certain crédit dans son quartier. Donnons l'exemple... et quand le peuple, qui a du cœur, lui... nous verra bravement marcher aux remparts... Voyons, Pigaut.

PIGAUT, entraîné.

Eh bien... oui...

CANDINOT.

A la bonne heure... voilà un homme enfin!

CANDINOT, arrêtant Mathieu.

Mathieu!

MATHIEU.

Je suis à vous...

CANDINOT, courant au fond et barrant le passage.

Hallebardiers, ne laissez sortir personne!... (ramenant Simon.) vous, surtout, Simon... qu'on voit toujours au commencement et à la fin des querelles... je ne serais pas fâché de vous voir au milieu... oh! mes bons amis... quand le cidre est tiré il faut... vous viendrez.

SIMON.

Eh bien... non... nous n'irons pas nous exposer nous et les nôtres pour soutenir un... un usurpateur.

CRIS, au dehors.

Vive le duc d'Anjou! A bas Candinot!

SCÈNE X.

LES MÊMES, NIVELLE.

NIVELLE; il entre avec joie.

Vive le duc d'Anjou! vive le...

CANDINOT.

Qu'est-ce que c'est?...

NIVELLE.

Ah! bourgeois... quel bonheur!.. vous n'êtes plus rien du tout; les soldats du duc sont dans la ville.

TOUS.

Grand Dieu!

CANDINOT.

Eh non... ça n'est pas possible.

NIVELLE.

Je les ai vus... des hommes superbes... les beaux hommes!...les beaux hommes!... ça fait plaisir à voir.

CANDINOT.

Dans la ville!... les soldats du duc dans la ville!... mais comment y sont-ils entrés?

NIVELLE.

Vous savez bien!... par la porte Cauchoise.

CANDINOT.

Allons donc!... je les en défie bien, à moins qu'on ne la leur ait ouverte par trahison!

NIVELLE.

On dit que c'est vous, parce que votre ami Aubriot...

CANDINOT, BERTHELINE, MARIE.

Aubriot!...

NIVELLE.

Il a remis au capitaine des arquebusiers un ordre signé de vous.

CANDINOT.

De moi?

NIVELLE.

Avec le... (il fait le geste d'apposer un sceau.) vous savez?

CANDINOT.

Ah oui!...je comprends... tantôt là... le malheureux!... ah! c'est indigne... ils vont croire tous que je les ai trahis.

NIVELLE.

Ils sont furieux contre vous, et contre moi aussi; ils m'ont reconnu tout-à-l'heure... ils m'ont jeté des pierres... les ingrats!

CANDINOT.

Eh dam!... mon garçon, chacun son tour... tu en jetais l'autre jour aux maltôtiers.

NIVELLE.

Je ne suis pas un maltôtier... on n'a pas le droit...

CRIS, au dehors.

Vive le duc d'Anjou!.. à bas Candinot!..

CANDINOT.

Ça... mes enfants, égosillez-vous!

SIMON.

Impossible de sortir, nous sommes cernés!..

BERTHELINE.

Qu'allons-nous devenir!

NIVELLE.

Ah! rassurez-vous... vous n'avez rien à craindre.

TOUS.

Comment?

NIVELLE.

Oui, le sire de Craon a dit que puisque vous lui aviez ouvert les portes... il vous serait fait grace de la vie.

TOUS.

A tous?

NIVELLE.

Non... pas à vous... à lui. (A Candinot.) Pas à eux... à vous tout seul... à condition qu'il nommera les principaux chefs de la révolte... vous n'avez qu'un mot à dire.

BERTHELINE.

C'est facile... il y a d'abord Sim...

CANDINOT.

Moi, que je nomme!..

SIMON.

J'espère bien que maître Candinot, notre brave et digne Candinot...

CANDINOT.

N'ayez donc pas peur.

BERTHELINE.

Pourtant si l'on exige...

CANDINOT.

Jamais... par exemple!... j'irais vendre... livrer à la vengeance du duc... d'honnêtes bourgeois... des pères de famille!

SIMON.

Voilà...

CANDINOT.

Tous mes bons voisins, mes meilleurs amis.

SIMON.

Certainement.

BERTHELINE.

Oui! ils viennent de vous le prouver!

CANDINOT.

Ça ne prouve rien... eh! mon Dieu... dans ce moment-ci... sait-on ce qu'on fait! Que je retourne à ma boutique, que je ne sois plus que le mercier Candinot, leur égal, et tu les verras revenir tous me donner la main...

SIMON.

Comment donc!.. nous n'attendrons pas ce moment-là... n'est-ce pas, messieurs?... par exemple... notre bon voisin!... nous resterons tous fidèles au malheur... à l'amitié...

NIVELLE.

Oui, mais si vous refusez... c'est vous que le duc fera...

CANDINOT.

Chut... veux-tu te taire!

SIMON.

Silence donc!

BERTHELINE.

Et vous croyez que votre femme et votre fille se tairont?

CANDINOT.

Oui, elles se tairont... car si elles parlaient... le nom de Candinot, aimé, respecté jusqu'ici, serait à jamais déshonoré... Allons, allons, mes enfants, ne pleurez pas... Bertheline, un peu de courage!

NIVELLE.

Ah! ah! ah!

CANDINOT.

Tais-toi donc, Nivelle!

BERTHELINE.

Pourquoi m'avez-vous écoutée, vous étiez trop faible aussi!

TOUS.

C'est vrai!

(Nivelle pleure.)

CANDINOT.

Tais-toi donc, Nivelle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; PIERRE, entrant par la droite.

CANDINOT.

Pierre!..

PIERRE.

Chut... (Écoutant à la porte.) Non, ils ont perdu ma trace.

CANDINOT.

On te poursuit?

PIERRE.

La sentinelle voulait m'empêcher d'arriver jusqu'à vous... j'ai insisté... elle m'a menacé... mais j'ai tout bravé!..

MARIE.

Grand Dieu!... si on vous aperçoit!

PIERRE.

Que m'importe!... j'avais résolu de vous sauver.

CANDINOT.

Me sauver!

TOUS.

Il serait possible!

PIERRE.

Oui, mon parrain... je voulais me taire; mais vous êtes en danger... je n'hésite plus...

CANDINOT.

Mais comment?..

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE SIRE DE CRAON.

CRAON, paraissant au fond. — Aux Gardes.

Tenez-vous ici.

PIERRE.

C'est le sire de Craon...

CRAON.

Qu'on cherche partout le nommé Candinot.

CANDINOT.

Me voici, messire...

CRAON.

Ah! vous voilà, beau sire!...

CANDINOT.

Eh! mon Dieu, oui... c'est moi...

CRAON.

Silence! vous vous êtes donc décidé enfin...

CANDINOT.

Décidé, c'est-à-dire...

CRAON.

Silence!...

CANDINOT.

J'avais une observation...

CRAON.

Silence!

CANDINOT.

Bien... vous m'interrogez, mais je ne dois pas répondre... bien.

CRAON.

Il vous est fait grace de la vie... à une condition...

CANDINOT.

Merci... je la connais...

CRAON.

Eh bien?

CANDINOT.

Je refuse.

(Joie des conseillers.— Candinot fait signe à sa femme.)

CRAON.

Vous refusez?

CANDINOT.

Positivement.

CRAON.

Prenez-y garde, et si j'ai un conseil à vous donner...

CANDINOT.

AIR de Turenne.

Oui, j'ose refuser, messire;
Cela vous surprend, je le vois.
Ce matin vous avez pu rire
De l'embarras de nos bourgeois;
Mais vous n' rirez plus cette fois.
Nos tir's, on vous les abandonne;
Pour vos avis, gardez-les, monseigneur :
Quand il s'agit de notre honneur,
Nous n' prenons conseil de personne;
L'honneur ne consulte personne.

CRAON.

Il suffit... marchons.

BERTHELINE.

Arrêtez! je vais vous dire...

PIERRE.

Arrêtez, messire!...

CRAON.

Qu'est-ce?

PIERRE.

La rançon est une coutume de guerre... si maître Candinot vous offrait la sienne?

CANDINOT.

Au fait... si... je... c'est une idée... et si ça n'était pas trop cher...

CRAON.

Cent mille écus d'or ne vous tireraient pas de là.

CANDINOT, effrayé.

Cent mille écus!...

PIERRE.

Oh! si ce n'était que cela!

CANDINOT.

Qu'est-ce qu'il dit?

PIERRE.

Messire, grace pleine et entière pour tous, et maître Candinot remettra à monseigneur d'Anjou ce qu'il a si long-temps et si vainement cherché.

TOUS.

Quoi donc?

CANDINOT.

Oui... voyons, qu'est-ce que je remettrai?

PIERRE.

Le trésor du feu roi.

CANDINOT.

Es-tu fou!

CRAON, prenant Candinot par le bras.

Quoi! vous sauriez...

CANDINOT.

Moi!...

CRAON.

A ce prix, grace et merci pour tous... Parlez!

PIERRE.

Dieu soit loué! (Courant à Marie.) Vite, vite la clé, mademoiselle Marie.

MARIE.

Hélas! monsieur Pierre... impossible... cette clé... je ne l'ai plus...

PIERRE.

Ciel!

MARIE.

Je l'ai confiée à messire Aubriot.

PIERRE.

Que dites-vous?..... à Aubriot!..... à ce traître!..

CANDINOT, à Pierre.

Eh bien!..

PIERRE.

Ah! mon parrain... tout est perdu!...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, AUBRIOT.

AUBRIOT, entrant doucement et frappant sur l'épaule de Candinot.

Tout est sauvé!...

CRAON.

Que vois-je?... le duc de Bourgogne!

CANDINOT.

Qui ça?... comment le duc de... Aubriot... vous seriez... (à Craon.) il serait?...

CRAON.

L'oncle du roi.

LE DUC.

Lui-même... (à Craon.) qui a eu le bon esprit de devancer ici son frère d'Anjou... et bien m'en a pris, messire, puisque j'ai su par là éviter une guerre civile, et conserver au roi des richesses qui n'appartiennent qu'à lui.

CANDINOT.

Aubriot, c'est-à-dire monseigneur, croyez que si j'avais su... il raisonnait si bien gérofle et cannelle.

MARIE.

Ah! monseigneur! grace pour mon père!...

CANDINOT.

Sois donc tranquille... est-ce que tu crois que mon ami Aubriot irait me... c'est impossible.... n'est-ce pas, monseigneur?...

LE DUC.

Mais... vous avez commandé les séditieux...

CANDINOT.

Oui, mais tu étais mon conseiller... et si je dois être pendu, vous aurez bien droit à l'autre bout de la corde.

LE DUC, riant.

Il a raison. (A Craon.) Messire, tout ce qu'on a fait ici l'a été par mon ordre.

CRAON.

Il suffit, monseigneur.

CANDINOT.

Et moi qui me suis permis tant de privautés...

LE DUC.

Je ne me souviens que de votre courage et de votre loyauté. (A Marie.) Et vous, ma chère enfant, annoncez donc à maître Josserand qu'il est nommé orfèvre du duc de Bourgogne.

MARIE et PIERRE.

Ah! monseigneur!

LE DUC.

Et j'espère que dame Candinot voudra bien maintenant...

BERTHELINE.

De votre main, monseigneur...

LE DUC.

De la mienne... non, mais de celle de maître Aubriot, l'ami de votre mari, à qui je dois bien ce dédommagement pour sa royauté perdue.

CANDINOT.

Ah! monseigneur, la France a bien assez de maîtres sans moi.

LE DUC.

Vous savez le proverbe : « Abondance de bien... »

CANDINOT.

« Ne nuit pas.... » non, mais de régents..... oh! pardon!

LE DUC.

Voyez-vous... il y a encore du séditieux là-dessous.

CANDINOT.

Non, non, monseigneur!... Monseigneur.... Aubriot, qui tout-à-l'heure n'était que mon secrétaire... le voilà... (Il fait le geste de monter en dignité.) tandis que moi... (Geste contraire.) Enfin, c'est égal! avec tout ça, j'en suis pour ma voiture de cidre, mes magasins enfoncés, une bonne courbature, la pratique des Bénédictins perdue... voilà ce que j'ai gagné pendant mon règne... on ne dira pas que je pars les mains pleines... (A Nivelle.) Tu vois ce qui résulte de tout ça, Nivelle... si jamais on t'offre une couronne...

NIVELLE, furieux.

Oui... qu'ils y viennent!...

LE DUC.

Vous, mes amis, réjouissez-vous d'avoir pour concitoyen un aussi digne homme que celui que vous aviez nommé votre roi.

TOUS.

Vive Candinot!

CANDINOT.

Chut!... ne leur dites pas ça, monseigneur... ils seraient capables de recommencer... (A ses voisins qui veulent le mettre dans un fauteuil pour le porter en triomphe.) Non, non... merci, mes amis... à pied... avec ma femme...

SIMON.

Amis, reconduisons-le tous à sa boutique.

CANDINOT, à sa femme.

Hein!... toi qui voulais un cortége... en voilà un, j'espère.... toute la ville!... Allons, retournons à la boutique.

(Au public.)

AIR du vaudeville des Vieux Péchés.

Ainsi, messieurs, fuit la gloire du monde,
L'étoile file et bientôt disparaît
Pour s'abîmer dans cette nuit profonde
Où sa clarté, tout-à-l'heure brillait.
Moi, j'étais roi, je redeviens sujet.
Trop lourd, hélas! pour que ma main l'étreigne,
Avec plaisir mon sceptre je le rends,
Heureux, ce soir, si l'on dit que mon règne
N'a point ici fait trop de mécontents.

(L'orchestre joue l'air du final du premier acte.—Le rideau tombe.)

FIN DE CANDINOT.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

LIVRES A TRÈS BON MARCHÉ,

DONT LE CATALOGUE SE DISTRIBUE GRATIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

ET CHEZ L. CH. DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 5.

ABRÉGÉ DES ANTIQUITÉS NATIONALES, par Millin. 4 vol. in-4°, ornés de 250 planches, texte imprimé par Fournier. Paris, 1837. 30 fr.

Les *Antiquités nationales* de Millin sont un de ces ouvrages dont l'absence décomplète une bibliothèque. Seules elles nous ont conservé les anciens monuments qui couvraient autrefois le sol de la France, et que le temps ou la main des hommes ont détruits. L'édition de ce précieux livre étant épuisée, nous avons pensé qu'un abrégé, contenant toutes les planches sans exception, et un texte clair, rapide, renfermant tous les faits historiques consignés dans le grand ouvrage, serait accueilli avec d'autant plus d'empressement qu'on peut se procurer, pour une somme modique, tout ce qu'on recherche, tout ce qu'on estime dans les *Antiquités nationales* de Millin.

AGRÉABLE (l') DESSINATEUR, ou Recueil de dessins, paysages, figures et animaux coloriés, avec texte in-4° oblong, cartonné, 3 fr.

Idem, figures noires, cartonné, 4 fr.

CABINET SECRET du Musée royal de Naples. In-4° gr.-raisin vél., orné de 60 pl. coloriées, représentant les peintures, bronzes et statues érotiques qui existent dans ce cabinet. 30 fr., au lieu de 100 fr.

Idem, figures noires, 20 fr.

Idem, figures doubles, noires et coloriées, cartonné à la Bradel, dos en percaline 45 fr.

Le même ouvrage, imprimé sur papier vélin, figures tirées sur papier de Chine, noires et coloriées, demi-reliure, dos à nerf, 60 fr.

L'art ancien et l'art au moyen âge ne se piquaient pas d'une pudeur bien chaste; les plus admirables chefs-d'œuvre sont souvent accompagnés de détails obscènes qui en rendent impossible l'exposition aux yeux de tous. Le Cabinet secret du roi de Naples est la seule galerie au monde où l'on se soit proposé de réunir tous les chefs-d'œuvre impudiques. Le livre qui les reproduit est l'indispensable complément de toutes les collections de musées, et doit trouver place dans un coin secret de la bibliothèque de l'artiste comme de celle de l'amateur.

CHASSEUR (le) AU CHIEN D'ARRÊT, contenant les habitudes, les ruses du gibier, l'art de le chercher et de le tirer, le choix des armes, l'éducation des chiens, leurs maladies, etc.; vol. in-8°, 2e édition, par E. Blaze. Paris, 1837. 7 fr. 50 c.

CHEFS-D'ŒUVRE DE CHATEAUBRIAND, grand cavalier vélin, in-8°, broché, satiné, à 4 fr. le vol., au lieu de 15 fr. Le Génie du Christianisme, 3 vol. — Les Martyrs, 2 vol. — Atala, René, le Dernier des Abencérages, 1 vol. — Itinéraire à Jérusalem, 2 vol.

COLLECTION DE 104 PORTRAITS des hommes illustres des dix-septième et dix-huitième siècles, dessinés et gravés d'après nature par Edelinck, Lublin, Wan Schuppen, Duflos et Simonneau, avec une notice sur chacun d'eux. 2 vol. in-folio, cartonnés à la Bradel, en 1 vol. 18 fr. Broché, 15 fr.

CONTES ET ROMANS DE VOLTAIRE. 2 forts volumes in-12. 1 fr. 50.

Ces deux volumes sont au-dessous du prix de fabrique.

CONTES DES FÉES, par Perrault, texte imprimé par Didot; orné d'estampes gravées par Godefroy, d'après ses dessins et ceux de Chasselat; coloriés, cartonné, 5 fr.

Idem, figures noires, cartonné, 3 fr.

DESCRIPTION DES PIERRES GRAVÉES du cabinet du duc d'Orléans, au nombre de 173 planches et 1 portrait. 2 vol. petit in-folio. Brochés, 12 fr.; cartonnés à la Bradel, 15 fr., au lieu de 120 fr.

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Ménage. 3 vol. in-folio. Brochés, 24 fr.; demi-reliure, 30 fr., au lieu de 72 fr.

DICTIONNAIRE DES ARTS, DU DESSIN, DE LA PEINTURE, DE LA GRAVURE, DE LA SCULPTURE ET DE L'ARCHITECTURE, par Boutard; fort in-8° de 800 pages. Au lieu de 10 fr., 2 fr.

Cet ouvrage convient à toutes les personnes qui aiment les arts et métiers. Les charpentiers, les serruriers, les maçons et les personnes qui veulent faire bâtir, y trouveront des renseignements utiles pour diriger leurs travaux.

DICTIONNAIRE DES BEAUX-ARTS, par Millin, de l'Institut, conservateur des médailles antiques et des pierres gravées, des bibliothèques impériales, professeur d'antiquités, etc.; 6 vol. in-8°. Au lieu de 42 fr., 10 fr.

Cet ouvrage fait partie de ceux adoptés par le gouvernement, pour la formation des bibliothèques des lycées. Cet ouvrage, dû à l'un de nos savants les plus distingués, à notre plus habile antiquaire, est une encyclopédie sans longueurs et un dictionnaire technologique sans sécheresse; il est impossible d'allier plus de science à moins de pédantisme, et de composer un livre qui tienne mieux lieu de traités particuliers sur les Beaux-Arts, aux gens du monde.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, par Voltaire; 9 forts vol. in-18, gr.-raisin vélin. Paris. Doyen. 8 fr.

Chaque volume a coûté 2 francs de fabrication.

ESPRIT DU CODE DE COMMERCE, ou Commentaire de chacun des articles du Code, 2e édit., revue, corrigée, simplifiée, disposée sur un plan nouveau, par le baron Locré; 4 forts vol. in-8°. Au lieu de 36 fr., 9 fr.

HISTOIRE DE FRANCE ABRÉGÉE, depuis le commencement de la monarchie, avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien que la vérité;* par Pigault-Lebrun. 8 vol. in-8°. Net, 15 fr., au lieu de 56 fr.

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, surnommée la Pucelle d'Orléans, par MM. Michaud et Poujoulat, de l'Académie. Vol. in-8°, beau portrait, couverture imprimée; Paris, 1837. 1 fr. 50.

HISTOIRE DES ENVIRONS DE PARIS, par Dulaure. 14 vol. in-8°, ornés de 100 belles gravures et d'une grande carte sur une étendue de 44 lieues sur 68. 30 fr., au lieu de 110 fr.

L'édition de ce livre est presque épuisée, il n'en reste que peu d'exemplaires.

Histoire de la Vie et des Ouvrages de Molière, par Jules Taschereau. 2e édition. 1 vol. in-8°, bien imprimé, sur beau papier. 3 fr.

Histoire philosophique du Monde-Primitif, par Delisle de Sales, de l'Académie. 7 vol. in-8° et atlas de 30 cartes, 4e édition. 12 fr., au lieu de 48 fr.

Histoire philosophique et politique de Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Nicolas; 5 forts vol. in-8° impr. sur très beau papier, brochés, satinés. 8 fr., au lieu de 38 fr.

Instruments (les) aratoires, collection complète de tous les instruments d'agriculture et du jardinage, français et étrangers, anciens et nouvellement inventés ou perfectionnés; par M. Boitard, auteur de plusieurs ouvrages en agriculture et en sciences naturelles, ex rédacteur principal de la Société d'Agronomie de Paris, journal de flore et des jardins, etc.; beau vol. in-8°, grand-raisin, orné de 105 planches, plus de mille sujets, bien dessinés et gravés par de bons artistes. Paris, Mme Huzard, 1834. 5 fr., au lieu de 12 fr.

Leçons de Littérature allemande, par Noël et Stoeber; traduit en français par Derome, proviseur du collége de Strasbourg. 2 très forts vol. in-8° de 1300 pages petit-romain. 3 fr.

Mémoires de Constant, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, pap. fin très beau, brochés, satinés, couvertures imprimées. 9 fr., au lieu de 45 fr.

Mémoires relatifs a la Révolution, par Bouillé, Dumouriez, Dussaulx, Linguet, Louvet, Necker, Norwins et Rabault de Saint-Étienne. 12 vol. in-18, fig. 5 fr.

Mémoires sur l'Impératrice Joséphine, ses Contemporains, la Cour de Navarre et de la Malmaison. 3 vol. in-8°, 2e édit. 7 fr., au lieu de 21 fr.

Mémorial du Chimiste manufacturier, traduit de l'anglais sur la 3e édition de Makensie, avec des augmentations. 3 vol. in-8° bien impr. sur beau pap., ornés de jolies planch. 3 fr., au lieu de 21 fr.

Ce livre est si concis et si précis, qu'il peut être compris de tout le monde.

OEuvres complètes de Casimir Delavigne, seule édition avouée par l'auteur. Un fort vol. in-8°, gr.-raisin vél., orné de 12 belles grav., et beau portrait de l'auteur, couv. impr. Paris, 1837. 10 fr.

Idem, sans figures, 9 fr.

OEuvres complètes de Picard, de l'Académie française. 11 vol. in-8°, y compris le vol. du théâtre républicain, beau papier, imprimé par Didot, orné du portrait de l'auteur. 45 fr. — Le tome 11 se vend séparément 5 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce bon livre.

OEuvres de Pigault-Lebrun. 22 forts vol. in-8°, y compris le Citateur et le Voyage dans le midi de la France, imprimés par Didot, sur très beau papier satiné; avec un beau portrait. Net, 60 fr., au lieu de 166 fr.

Chaque volume en contient quatre de l'édition in-12.

OEuvres de Winkelmann, contenant : l'Histoire de l'art chez les anciens, 3 vol.; l'Allégorie, 2 vol., Remarques sur l'architecture chez les anciens, 1 vol.; Lettres sur les découvertes faites à Herculanum, etc., 1 vol.; Pièces sur les arts, 1 vol.; en tout, 6 vol. in-8°, ornés de 27 grav., 54 sujets. 12 fr. — Les trois derniers volumes se vendent séparément.

Rachel, son enfance, ses malheurs, jusqu'à ses débuts à la Comédie-Française; avec une Notice sur les Actrices célèbres; in-8° jésus, orné d'une belle lithographie allégorique. 2 fr.

Recueil de Médailles des Rois, des Peuples et des Villes, qui n'ont pas encore été publiées; par Pellerin. 10 vol. in-4°, brochés neuf. 80 fr.

Exemplaire bien complet, comprenant aussi les *Observations sur quelques Médailles du cabinet Pellerin*, par l'abbé Le Blond. Pour le détail des dix volumes ci-dessus, voyez le *Manuel de Brunet*, tome III, page 33.

Cet ouvrage, très estimé, dont nous possédons quelques exemplaires, restant de l'édition, est orné d'un grand nombre de planches. Il en sera incessamment de ce très bon livre comme de certains autres que nous pourrions citer, qui, devenus indispensables aux personnes qui s'occupent de la science numismatique, sont aujourd'hui achetés trois et quatre fois leur valeur primitive.

Recueil de quelques Médailles, par l'abbé Leblond. in-4o, fig. Se vend séparément 6 fr.

Vie des Peintres (la) flamands, allemands et hollandais, par Descamps, avec leurs portraits, gravés par le célèbre Ficquet, au nombre de 168. 5 forts vol. in-8°. 40 fr.

Cet excellent ouvrage, dont il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires, est indispensable aux artistes et aux amateurs de tableaux.

Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant (pour faire suite au précédent), itinéraire artistique et géographique du voyageur, avec une indication des voies de communication par les diligences, chemins de fer et coches d'eau, l'heure de l'arrivée et du départ; par Descamps; nouvelle édition, augmentée de notes, par Ch. Roëhen. Un vol. in-8°, orné de figures et carte. 7 fr.

Voyage dans le Midi, par Millin. 5 très forts volumes in-8° et un bel atlas de 80 planches, brochés. Imprimerie Impériale. 25 fr., au lieu de 72 fr.

Idem, papier vélin, plusieurs planches enluminées, 35 fr.

Ce livre serait dans toutes les bibliothèques, s'il n'avait pas été coté à un prix trop élevé.

Cet ouvrage de Millin, qui, dès sa publication, a été regardé comme un des plus exacts, des plus curieux, des plus intéressants de cet antiquaire savant et ingénieux, a acquis depuis lors un intérêt nouveau que l'histoire et l'archéologie ont dû regretter d'y voir ajouter; la plupart des écrits et des dessins, dans cette belle collection, ont été detruits par la bande noire, et le souvenir de leur forme ne vit plus que dans ce voyage.

Vues et Antiquités du royaume de Naples. In-4°, grand-raisin vélin, orné de 60 planches bien gravées, par Vitting, Salathé et Mari, cart. à la Bradel, dos en percaline. 20 fr., au lieu de 120 fr.

Ce grand et bel ouvrage, qui doit être le *vade-mecum* de tout voyageur qui entreprend de visiter cette admirable partie de l'Italie, et qui rend si présents les souvenirs de tous ceux qui sont descendus sur cette terre si riche en monuments et en sites admirables, ne se trouvait cependant que dans quelques riches bibliothèques à gravures: l'élévation de son prix le mettant hors de la portée du plus grand nombre, en l'abaissant à un taux si accessible à tous nous avons eu pour but de faire que cet utile ouvrage ne fût plus la propriété de quelques personnes seulement.

VILLE DE BRUXELLES STAD BRUSSEL